

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Voir dans ce numéro  CHINIQUY, par Ls Frechette  
NOS GLOIRES NATIONALES, 2e portrait

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 848

MONTRÉAL, 4 AOUT 1900

5c LE No

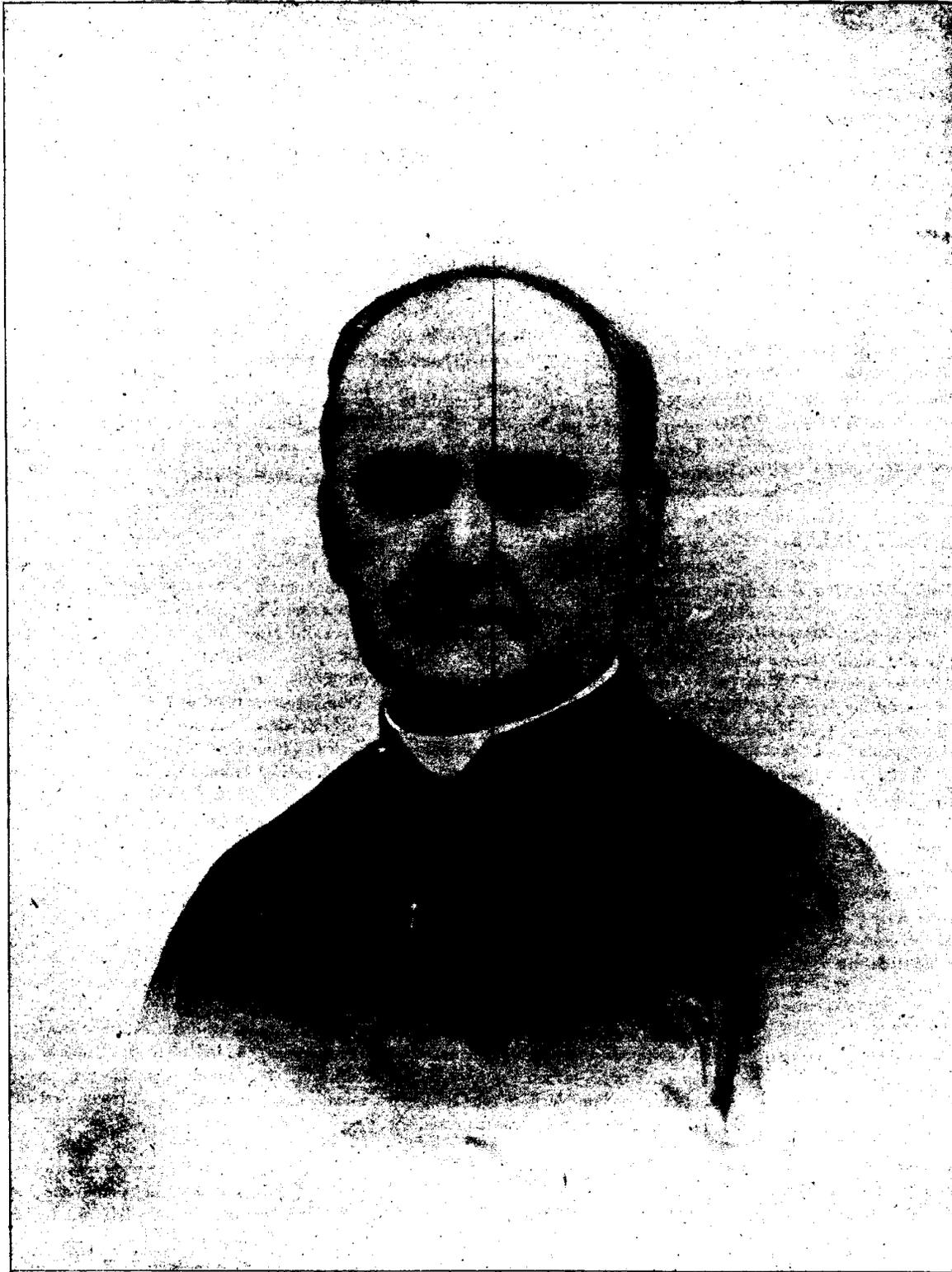


Photo. Laprés et Lavergne

M. L'ABBE NAZAIRE PICHE, chanoine honoraire, curé de Lachine, décédé



MONTRÉAL, 4 AOUT 1900

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"  
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## NOTES DE LA DIRECTION

Notre prochain portrait historique sera Mgr Laflèche. Notre artiste a rendu cette belle figure d'une façon superbe. Ne manquez pas de vous procurer ce numéro.

Nous sommes à prendre des arrangements pour publier un supplément musical, chaque quinzaine, ainsi que deux pages supplémentaires de feuilleton. Nos abonnés peuvent être assurés que nous ferons tout en notre possible pour les satisfaire.

Depuis que nous avons commencé notre galerie, nos numéros s'enlèvent avec une rapidité sans exemple. Mardi dernier, nous n'avions plus un seul numéro du journal au bureau, et nous avons été obligé d'en faire revenir de nos dépôts pour remplir les commandes reçues à la dernière heure. Nous prions donc nos agents de prendre leurs mesures en conséquence pour l'avenir.

## NOS GLOIRES NATIONALES

Nous publions aujourd'hui le deuxième portrait de notre galerie de portraits historiques que nous avons annoncée il y a quelque temps. Comme nos lecteurs pourront s'en convaincre, ces portraits sont véritablement artistiques et peuvent être encadrés avec avantage. Nous en tirerons un certain nombre de copies sur papier fort que nous mettrons en vente ou donnerons en prime prochainement.

Tous les vrais Canadiens-français verront avec plaisir, défiler sous leurs yeux les grandes figures de notre belle et héroïque histoire. Plusieurs de nos gloires nationales seront remises à nouveau dans la mémoire du peuple et cet enseignement pratique lui sera salutaire. Il ranimera son patriotisme et lui démontrera qu'il a raison d'être fier d'appartenir à une race qui a produit un aussi grand nombre d'illustres personnages.

Que tous les patriotes encouragent notre œuvre en la faisant connaître à leurs amis.

## CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirés. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

## LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

## CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

## ENTRE - NOUS

Décidément la race supérieure en Canada, c'est nous, et la chose vient d'être abondamment prouvée à l'Exposition de Paris.

C'est la province de Québec qui, en ce qui concerne l'instruction publique, a battu de plusieurs longueurs toutes les autres provinces du Canada, et c'est elle qui aura la médaille d'or.

Nous avons lieu d'être fiers de ce succès, non qu'il nous prenne par surprise, car nous savions depuis longtemps à quoi nous en tenir à ce sujet, mais parce que cette supériorité est constatée par un tribunal dont la compétence est reconnue et que sa décision est sans appel.

Nous savions parfaitement ce qu'il en était, car il nous suffisait de comparer pour en avoir la preuve, mais nos compatriotes d'origine anglaise ont, comme les Chinois, l'étonnante prétention d'être supérieurs à tous ceux qui les entourent et c'est cette vanité qui leur attire tant de mécomptes.

Au point de vue militaire, l'aventure du Transvaal n'est pas précisément un succès pour l'Angleterre, nul ne peut y contredire, et quiconque oserait soutenir que les généraux anglais ont fait preuve de génie dans cette expédition, risquerait fort de se faire rire au nez.

Il est clair qu'il y a quelque chose qui va mal dans l'armée.

Les officiers étaient nombreux, riches et bien habillés, mais ils ont prouvé leur insuffisance en fait d'instruction militaire. Ce n'est pas leur faute, on les a élevés comme ça.

Ce qu'il y a de solide dans l'armée anglaise, ce sont les cadres des sous-officiers qui ne peuvent jamais arriver à l'épaulette. Les sous-officiers anglais sont de beaucoup supérieurs à la plupart de leurs lieutenants et capitaines, mais on en est encore à peu près au système qui prévalait en France avant la révolution. Il est vrai que l'on n'achète plus les grades, mais... mais, le mode d'avancement est mauvais.

\*\* Sur mer, l'invincible Angleterre paraît ressembler d'une façon trop frappante à l'invincible Armada, si j'en crois un Anglais pur sang, qui dit ce qu'il pense de la flotte anglaise.

"L'Angleterre, dit cet Anglais vraiment patriote, puisqu'il voit clair et dit ce qu'il voit, l'Angleterre se trouve sur mer dans une position comparable à celle qu'elle occupait sur terre et dont les défauts nous ont été révélés, il y a un an.

"On a répété à satiété que la flotte anglaise est de taille à écraser les flottes combinées de la France et de la Russie.

"Cette affirmation n'est basée sur aucune donnée sérieuse.

"C'est une fanfaronnade qui peut être mise sur la même ligne que les gasconnades des généraux White et Buller, qui se vantaient d'aller manger, à Noël, l'oie traditionnelle à Prétoria.

"Nous avons pris l'habitude commode de battre nos ennemis, par des mots, des vantardises, des sottises en un mot.

"Nous menaçons tout le monde avec audace et on nous prend au sérieux, mais nous négligeons tout à fait et d'une manière coupable de préparer la victoire.

"Personne, en Angleterre, ne se fait illusion sur la faiblesse de notre flotte en croiseurs, en torpilleurs et en contre-torpilleurs.

"Cette faiblesse est d'autant plus grave, d'autant plus dangereuse, que les autres nations augmentent leurs forces en ce genre de bâtiments.

"Pour la sûreté de notre territoire, il nous faut dans la Manche une flotte puissante qui n'aurait d'autre mission que de défendre le pays contre un débarquement, une invasion en Angleterre."

Cet Anglais a raison de s'exprimer ainsi, car il est évident pour tout homme de bon sens que l'Angleterre est bien faible en ce moment et que sa réputation de force—puisqu'elle n'a pas de prétention à la supériorité artistique, littéraire ni morale en Europe, et elle a raison,—que cette réputation repose plutôt sur le papier, sur des mots, des gasconnades, que sur des bases solides.

\*\* Ne croyez pas cependant, mes bons amis, que si je parle ainsi c'est par suite d'un sentiment hostile à l'Angleterre.

Je suis non pas sujet, mais citoyen d'une colonie appartenant à la Couronne anglaise, et c'est en cette qualité qu'il me plaît de mettre le doigt sur le mal qui la ronge, la plaie chinoise, l'orgueil chinois, le mépris chinois, la vanité chinoise, vices d'extrême Orient transplantés dans l'île albionnesque qui ont rendus ses habitants si vains, si orgueilleux, qu'il est temps de leur dire de s'arrêter.

Le Chinois est persuadé que nul sur terre ne l'égale, c'est exactement le cas de l'Anglais qui se croit être supérieur et... cependant

Comparez l'Anglais de la province de Québec à l'Anglais d'Ontario. Quelle supériorité de la part de l'Anglais de Québec !!

La chose n'est pas discutable, et, à quoi est dû ce résultat ?

A un phénomène bien simple, puisque cet effet n'est que le résultat des éléments au milieu desquels vivent les Anglais dans notre province.

Ils ont le bonheur de vivre, de se nourrir, d'agir sous l'égide, la protection des lois des Canadiens-français et dans un milieu éminemment moral, policé, honnête et juste.

Les Canadiens-français qui sont les maîtres de la province n'abusent pas de leur nombre pour ennuyer ou froisser les sentiments des Anglais ; loin de là ! ceux-ci jouissent de toutes les libertés possibles, nous leur donnons leurs coudées franches, ils sont nos égaux en droit, sinon en fait. L'instruction publique ? Ils la pratiquent comme bon leur semble ; nous leur avons donné un conseil spécial et pas un Canadien ne s'occupe de leurs affaires, pas plus du reste qu'ils ne s'occupent des nôtres et c'est justice.

Quand, il y a quelques années, on a réglé l'affaire des Jésuites, Sa Sainteté le Pape nous avait autorisés à transigner pour quatre cent mille piastres, et qu'est-il arrivé ? nous en avons donné soixante et quelques mille aux Anglais qui les ont acceptées avec reconnaissance.

Non, non, aucun Anglais de bon sens ne se plaint de la French Domination dans la province de Québec et, en n'exprimant ainsi, qu'il soit bien compris que la France, la grande France, n'a rien à voir dans l'affaire. Je parle de nous, Canadiens-français, très loyaux à Sa Majesté.

\*\* La victoire que remport la rovince de Québec

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 juillet 1900.

sur toutes les provinces anglaises, ne doit pas avoir pour résultat de faire naître un sentiment d'envie ou de haine chez nos compatriotes anglais, pas plus que leur manque de prestige dans la campagne de l'Afrique du Sud.

Ils ont, je le crois, trop de bon sens pour cela, et ce qui doit arriver est bien simple.

En Angleterre, on va opérer des réformes dans l'armée et essayer de mettre les forces de terre sur le même pied que celles de France, d'Allemagne et de Russie.

On va construire des torpilleurs et des contre-torpilleurs pour pouvoir lutter avec la marine française. Chez nous, dans notre pays, dans notre beau Canada, les Anglais vont travailler, se mettre à l'œuvre, étudier, s'instruire, et mettre leurs écoles sur le même pied que les nôtres. Ils vont imiter nos admirables couvents, adopter peut-être nos cours d'études, et, le temps aidant, ils pourront lutter avantageusement — peut-être toujours — notre province dans une autre exposition.

Mais, nous, Canadiens, travaillons aussi, bûchons ferme et n'hésitons pas à dépenser pour aider nos éducateurs, nos instituteurs et nos institutrices, si mal rétribués, si mal payés.

\*\* Autre succès pour la province de Québec ! M. Suzor-Coté, peintre, vient de décrocher une médaille à l'Exposition.

Je n'ai rien vu de cet artiste, mais d'après ce que des connaisseurs m'en ont dit, il a beaucoup de talent. C'est un bûcheur, du reste.

Allons ! ça va bien, et, il est évident que nous assistons à une splendide fin de siècle, à une renaissance des arts et des lettres au Canada.

\*\* Encore un condamné à mort qui se mêle d'occuper l'attention du public.

Le nommé Bourassa, après avoir été reconnu coupable d'avoir tué sa femme et condamné à être pendu, vient de bénéficier d'une singulière décision du ministre de la justice, qui en est arrivé à la conclusion inattendue que l'assassin était fou et qu'il devait passer le reste de ses jours dans un asile d'aliénés, alors que les médecins avaient déclaré qu'il était assez sain d'esprit pour être tenu responsable de son crime.

Il est vrai qu'il n'avait tué que sa femme. Ne trouvez-vous pas singulier que les gens qui tuent des spécimens du beau sexe ont beaucoup plus de chances d'échapper à la corde que ceux qui assassinent des hommes ?

Voyez Cazes qui a tué sa femme ; gracié. Gros-Petit Deschênes, qui a chouriné une pauvre jeune fille et presque tué une autre enfant ; reconnu simplement coupable d'homicide.

Et maintenant ce Bourassa, condamné à mort, déclaré responsable par les médecins et qu'on vient de gracier sous prétexte qu'il est fou.

Par contre, Dubé, qui a assassiné un homme, a été pendu par le cou, comme vous le savez.

Est-ce que cette manière de comprendre la justice est bien saine et bien équitable ? Et cela ne rappelle-t-il pas un peu ce mot cynique de l'individu qu'un passant interroge pour connaître la cause d'un rassemblement sur le bord du fleuve : — " Oh ! pas grand chose, ce n'est qu'une femme qui se noie ! "

Il va donc falloir nous rendre à cette évidence que tuer sa femme, sa légitime, est un crime, oui, mais un de ces crimes auxquels on reconnaît des circonstances atténuantes.

Tuer une jeune fille et demie est aussi un accident criminel qui ne mérite pas la corde.

Mais je me tais bien vite, de peur qu'un ministre n'en vienne à la conclusion que je suis fou moi-même, quoique non assassin.

\*\* Je voulais parler de la Chine, des Chinois et de leurs sinistres chinoïseries, mais les nouvelles sont si contradictoires que nous ne savons pas à qui nous en tenir. Jamais le télégraphe n'a menti comme depuis un an.

LÉON JEDIEU.

Nous avons déjà parlé de l'extérieur de notre pavillon canadien et nous en avons dit notre impression peu enthousiaste.

Aujourd'hui, nous dirons quelques mots, quelques remarques, en passant, sur les choses canadiennes exposées.

Notre exposition commerciale est très sérieuse et très complète. Indiscutablement, elle fait bonne figure. Elle dit les progrès de nos industries nationales.

Le chemin de fer, le Pacifique Canadien s'est taillé une belle publicité par sa belle exposition qui n'est pas banale. Son intérieur de wagon-lit dit le luxe et le confort poussés aux limites de la perfection. Ses réductions de navires, ses toiles peintes montrent la beauté originale et sauvage de la nature du Canada, et une foule d'autres choses utiles attirent la curiosité de tous les visiteurs.

Les installations les plus remarquables sont celles : de la maison Charles Desjardins & Cie, dont les riches et belles fourrures attirent les regards pleins de convoitise des jolies parisiennes qui ont des jaquettes de loutre aux robes garnies d'astrakan ; de la maison de fourrures J.-A. Paquet et fils ; des blés ; des minerais, surtout ; des ors d'alluvion ; des miels ; des pianos Pratte ; des papiers de la maison J.-B. Rolland et fils ; du département de l'Instruction Publique ; des chapeaux de paille de Molleur, de Saint-Jean ; des granits de J. Brunet, de la Côte-des-Neiges ; des conserves en boîtes ; des briques et des schistes argileux de la " Laprairie Pressed Brick and Terra Cotta Co " ; des portraits de Laprés et Lavergne ; des solides et excellent coffres-forts et des commodes poêles de cuisine de la maison Chapleau et fils ; et de quelques autres maisons.

Parmi ceux qui décrocheront des médailles, on cite la maison de fourrures : Charles Desjardins et la maison de poêles et de coffres-forts : C. Chapleau & Fils.

Nous reviendrons parler, d'ailleurs, d'une façon plus complète de notre exposition canadienne, dès que les récompenses auront été distribuées.

Le Dr Edouard Plamondon, qui vient de partir au Canada et qui doit s'installer à Montréal, a étudié d'une façon toute spéciale les maladies des yeux, du nez, des oreilles et de la gorge.

Pendant près de deux ans, il a été le très laborieux chef de clinique du Professeur Charles Abadie, dont la renommée a été établie dans toute l'Europe.

Le Dr Plamondon, ayant pratiqué et opéré lui-même, ici, avec succès, s'en retourne avec une somme de connaissances que ses clients sauront apprécier.

Que pensez-vous des lignes suivantes publiées dans le *Matin*, sous la signature de H. Harduin ?

Ce sont des réflexions qui ne manquent pas de sel :  
 Quel phénomène curieux que cette préoccupation de la vie future qu'on rencontre partout et chez tous les êtres humains, quelles que soient leur croyance, leur religion, leur Dieu.

Quant à moi, je ne connais qu'un fait, un seul, susceptible d'être considéré comme la démonstration de la prolongation de l'existence après la mort. Mais vous allez, peut-être, trouver qu'il n'est pas bien probant.

Quoi qu'il en soit, je vous le livre tel qu'il m'a été raconté. Vous jugerez.

Donc, il y a quelques années mourut un homme d'affaires connu, grand fibustier, très âpre au gain et affectant, cependant, des dehors austères. Il allait régulièrement à la messe et ne permettait pas la plus petite plaisanterie sur la religion, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de ruiner ses semblables à son profit toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Il mourut, laissant à un neveu sa fortune avec une situation fort embrouillée.

On l'avait à peine porté en terre que l'héritier se trouvait en présence d'une nuée de gens lésés mani-

festant l'intention de mettre l'embargo sur son héritage.

Une réunion fut décidée pour discuter les réclamations qui se présentaient. Il y eut des cris, des protestations. On déclara au neveu que son oncle était un vieux filou et on le menaça, si bien que ce dernier, effrayé, finit par proposer une transaction.

A ce moment, un homme est introduit dans la salle où se tenait la réunion. Il est porteur d'une dépêche à l'adresse de l'héritier.

Le neveu l'ouvre, et une immense stupéfaction se peint sur son visage.

Il y avait de quoi. La dépêche était signée du nom du défunt et contenait ces mots : " Du Purgatoire. — Ne rends rien, j'aime mieux faire mon temps. "

\* \* \*

Continuons notre promenade à l'Exposition : Voici le palais des vêtements où sont exposées les choses élégantes, les toilettes fameuses qui aident à la gloire de Paris, auprès de toutes les femmes coquettes, jolies ou non, qui aiment la beauté du costume et l'élégance suprême du goût le plus artistique.

Il y a, tout plein, les étoffes et les soieries les plus diverses, de toutes les teintes, de toutes les couleurs et pour tous les goûts les plus difficiles.

Toilettes de soirées, sorties de bal, robes à traînes, costumes de ville, sorties de théâtre, toilettes d'une noce royale, robes de campagne et de bains de mer et de promenade, il y a de tout ; et c'est signé : Caillot et Sœurs, Baué et Sœur, Paquin, Edon et Sœur, Laferrière, Worth, Doucet. Et c'est assez dire.

Sur la plate-forme roulante, nous venons respirer un peu d'air.

Ils vont, ces trottoirs mobiles, emportant comme des marionnettes : parisiens, étrangers et provinciaux. Les uns sont graves et sérieux ; les autres rient, regardent les nuages ; la plupart admirent, en passant, les bâtisses et les pavillons de l'Exposition. Les enfants se font plaisir de sauter de l'un à l'autre trottoir — car l'un va plus vite que l'autre.

Des jeunes filles coupent l'air de leurs joyeux éclats de voix, tels les enfants dont cette promenade est la joie suprême.

Arrêté à un des nombreux cafés qui donnent sur les plates-formes, on regarde, avec un certain plaisir, les gens qui passent. Cette scène défile avec ses types divers : c'est l'étranger qui se tient gravement après les poteaux ou les cordes de fer, et c'est Paris, — la joyeuse ville des anciens gaulois, — qui saute, marche, court et rit toujours.

Des familles entières se tiennent ensemble. — " Ne bouge pas, Victoire ! " dit une brave bourgeoise, à un joli brin de fillette. — " Auguste ! reste tranquille et ne tape pas du pied " clame un gros père bougonnant, à l'énorme figure rosée d'un bon viticultriceur gourmet. — " Israël ! veux-tu ne pas faire de bêtises, " crie, à son fiston, un Juif à la jaune figure et au long nez de perroquet.

Des vieilles — l'âge donne de l'expérience — ont apporté leur pliant et s'installent à leur aise.

Mais cette plate-forme roulante est vraiment le rêve et le bonheur des gosses. — Jeunesse de France ! tu aimes à mêler tes ébats et tes rires aux paroles sèches et aux gestes lents et sérieux des graves étrangers.

Curieux spectacle que celui-là, où tout le monde de l'Exposition défile, avec tant de diverses figures.

RODOLPHE BRUNET.

## ELLE

Elle est la grâce ! et quand l'aurore  
 Rallume le soleil éteint,  
 Les roses prennent à son teint  
 Le doux éclat qui les colore.

Elle est le charme ! et quand, sonore,  
 La voix lente du flot lointain  
 Chante le retour du matin,  
 C'est sa voix que j'entends encore.

Trézor joyeux ! trésor amer :  
 Elle est l'aurore ! elle est la mer !  
 Elle est la grâce ! elle est le charme !

Seule, elle apporte à mon amour,  
 — Dans un sourire — tout le jour !  
 Tout l'océan dans une larme !

ARMAND SYLVESTRE.

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

## LES BOUQUETS DES PAUVRES

Les petites filles des rues  
Qui vivent en vendant des fleurs,  
Me sont bien souvent apparues  
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,  
Ces messagères du printemps  
Drapent d'un haillon fantastique  
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses  
Composent pourtant les bouquets  
Dont se parent nos amoureuses  
Pour les bals légers et coquets.

Petites filles inquiètes  
Qui mourez de faim et de froid  
En vendant des fleurs pour nos fêtes,  
N'êtes-vous pas mes sœurs à moi ?

Pendant que j'écris pour ma dame  
De fins sonnets capricieux,  
Un autre possède son âme,  
Et baise en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,  
Lit mes sonnets et prend vos fleurs  
Sans plus soupçonner que pour elle  
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que, durant les nuits sans lune,  
Nous avons le désir, souvent,  
D'aller noyer notre infortune  
Dans le fleuve immense et mouvant.

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,  
Qu'on nous verra demain matin,  
En dépit des douleurs secrètes,  
Reprendre l'ouvrage incertain ;

Et pour la foule ingrate et vile,  
Et pour la dame aux yeux pervers  
Composer d'une main habile  
Vous, vos bouquets, et moi mes vers.

PAUL BOURGET.

## L'AVEU

Ils se connaissaient depuis longtemps, et, depuis  
ongtemps aussi, ils s'aimaient.

Ils s'aimaient, sans se le dire, sans savoir leur se-  
cret, vivant d'illusions, de rêves enchanteurs.

Paul, un grand brun, aux yeux vifs, à l'air enjoué ;  
Blanche une petite blonde, un peu coquette, et d'une  
gaieté folle, étaient bien deux êtres créés l'un pour  
l'autre. Aussi, dans toutes les réunions, on était sûr  
de les rencontrer ensemble, on les entendait échan-  
ger des paroles banales, ou se taquiner spirituellement.  
Personne n'en tirait de conclusion, puisque à part ces  
réunions, ils paraissaient ne ressentir qu'une estime  
mutuelle.

Tout de même, un œil observateur aurait pu remar-  
quer qu'ils s'étudiaient réciproquement, et cher-  
chaient à approfondir le mystère qui enveloppait leur  
amour secret. Leurs yeux se rencontraient à certains  
moments et semblaient s'interroger, mais aussitôt,  
chacun reprenait son attitude indifférente. Maintes  
fois Blanche s'était demandé : M'aime-t-il ? et Paul  
de même se posait la question : M'aime-t-elle ?

Ces deux cœurs qui brûlaient l'un pour l'autre, res-  
taient dans le doute ; aimait mieux vivre ainsi, que  
de voir s'envoler dans une cruelle déception, le rêve  
qu'ils caressaient depuis si longtemps.

Cependant ils ne devaient pas demeurer toujours  
dans cette incertitude.

La Providence se chargea d'y mettre un terme.

Un jour que Blanche, assise au jardin sous un pa-  
villon où elle peignait un tableau intitulé : " Les  
fiançailles " demandait l'approbation de sa maman,  
elle entendit soudain des pas.

Se retournant, elle voit son constant ami qui vient  
la féliciter de son beau talent d'artiste. Toute rougis-  
sante à ce compliment, elle regarde sa mère qui  
rayonne dans son orgueil maternel, puis se tournant  
vers le jeune homme extasié sur le bonheur apparent  
des fiancés :

— Trouves-tu qu'ils aient l'air heureux ?

— Heureux, mais oui, très-heureux.

— Et crois-tu que tous les fiancés soient heureux  
comme ceux-ci ?

— Sans doute, s'ils s'aiment, car où il y a de l'amour,  
il y a du bonheur.

Blanche soupira. La mère s'était quelque peu éloi-  
gnée, et les oiseaux gazouillant sous le feuillage qui  
couvrait le pavillon, semblaient provoquer l'indiscré-  
tion des deux jeunes cœurs.

Le silence régna quelques instants, quand tout à  
coup Blanche lui dit :

— Cette peinture t'intrigue ; voudrais-tu donc être à  
la place de mon " Roméo " ?

— Il a l'air hautain, ton " Roméo ", je préfère " Ju-  
liette ". J'admire son air franc, sa figure ouverte ; on  
peut lire son amour dans ses yeux langoureux, n'est-ce  
pas ?

Laconiquement : — C'est affaire de goût, mon ami.

Après un courte pause : Je préfère moi, une jeune  
fille qui ne laisse pas voir son amour dans ses yeux.

— Cela dépend, ma chère. Quelquefois, elle ferait  
bien de laisser deviner son sentiment, dès qu'elle se  
croit aimée.

— Oui mais il faut que l'amant lui confesse d'abord  
le feu dont il brûle pour elle, au risque d'être rebuté.

— Et s'il est trop timide ?

— Alors, il ne doit rien savoir.

— Blanche, ton air déterminé me prouve que tu  
parles en connaissance de cause. Quel est donc l'heu-  
reux mortel qui s'est emparé de ton cœur ? Aurais-tu  
donc un secret ?

— Oui j'en ai un, en effet, et plutôt que de le dé-  
clarer imprudemment, je le garderai jusqu'à ma mort.

— Eh bien ! moi aussi, j'aime avec ardeur, une  
jeune fille, qui par ses réticences, et sa froide réserve,  
me force à ne pas lui avouer mes sentiments.

— En ce cas, tu as tort. Tu es, peut-être, toute sa  
vie, tout son amour.

— Si tu connaissais cette personne, ferais-tu quelque  
chose pour moi ?

— Certainement, j'userais de toute mon influence  
auprès d'elle, dit l'artiste, en pâlisant légèrement.

Paul s'aperçut de son trouble, et maintenant plus  
encouragé :

— Et si cette jeune fille s'appelait Blanche ?

— Paul, que dis-tu ?

Son visage s'empourpra quand elle vit l'expression  
amoureuse et soupirante de son compagnon.

— Que c'est toi que j'aime, mignonne. A présent  
oserai-je espérer être l'objet de ton cœur ?

La douce enfant, un peu confuse, belle d'émotion,  
demeurait éloquemment muette et souriante.

— Quoi ! est-ce encore un rêve ou la réalité ? Ai-je  
bien pu t'inspirer un amour si grand ? Nous nous  
aimions sans nous le dire. Aurais-je pu vivre ainsi  
plus longtemps ? O doux réveil !

— Nous serons heureux, ma bien-aimée. Un avenir  
de félicité se déroule maintenant devant nous.

Leurs regards se rencontrèrent, noyés de l'infinie

tendresse de leurs âmes et leurs mains se pressèrent  
amoureusement.

Car la mère revenait à ce moment, et l'angélus tin-  
tait comme le glas du secret, pendant que les petits  
oiseaux, fiers de leur triomphe, chantaient la joie du  
dévoilement.

Paul et Blanche se séparèrent après s'être dit un  
doux et prochain *Au Revoir*, tout d'espoir et de pro-  
messes.

Saint-Zotique, 1900.

PRINTEMPS D'AMOUR.

## TOUTE MÉNAGÈRE BIEN RENSEIGNÉE DEVRAIT SAVOIR

Que les vaisseaux en pierre pour le pain et les vais-  
seaux à gâteaux doivent être échaudés deux fois par  
semaine, durant les chaleurs, et être tenus bien lut-  
sants.

Que les vêtements d'un bébé doivent être de façon  
à ne gêner en rien ses mouvements et à ne lui com-  
primer aucune partie du corps.

Qu'une chopine de fruits ou de pêches hachés fin  
ajoutés à une pinte de crème à la glace, en la faisant  
fait une délicieuse glace aux fruits.

Que les marinades devraient être bien salées, dans  
une saumure forte, sans quoi ils seront sans goût et  
insipides. Il vaut mieux mettre plus de sel que pen-  
sés, vu qu'on peut les adoucir avec un vinaigre pas  
trop fort.

Que la potasse placée au fond des tuyaux d'égoût  
épargnera le compte du plombier.

Qu'un peu de lait sucré nettoiera les bouilloires à  
laver, quand elles commencent à rouiller.

Que la benzine, si on en frotte les coins et les bords  
d'un tapis, le préservera des mites.

Que la muscade ajoute à la saveur des fèves, des  
pois et des épinards qu'on fait cuire.

Que, pour ôter la mauvaise haleine, après avoir  
mangé de l'oignon, il suffit de manger un brin de por-  
sil trempé dans du vinaigre.

Que la crème à la glace devrait se faire dans une  
place chaude, car plus la glace fond vite, plus la crème  
se congèle vite.

Que l'alun nuit aux marinades, tandis que le raifort  
et la graine de nasturium empêchent le vinaigre de se  
brouiller.

Que la tanaisie est un sûr préventif contre les mi-  
tes, surtout si on en met copieusement les feuilles sur  
les lainages et les fourrures.

Que, pour nettoyer les nattes en paille, il suffit de  
les frotter avec du sable de Fuller ; puis, après les  
avoir laissés reposer plusieurs jours, les laver à l'eau  
avec du sel.

## A LA CUISINE

*Sauce pour pudding.*—On obtient une bonne sauce  
pour pudding en faisant cuire du très-bon vin rouge  
avec du sucre et quelques cuillerées de confitures de  
framboises.

*Pudding au chocolat.*—Faites dissoudre dans un peu  
d'eau une tablette de chocolat. Quand il est dissout,  
tournez-le avec deux jaunes d'œufs, une demi-tasse de  
sucre et un peu de beurre. Lorsque tout est mêlé,  
garnissez de papier le fond de votre moule, puis met-  
tez alternativement une couche de biscuit et une  
couche de crème, terminez par les biscuits. Mettez  
pendant quelques heures un poids sur le moule. Dé-  
moulez et servez avec de la crème douce.

*Chou rouge mariné.*—Coupez votre chou en minces  
tranches, faites-le blanchir à l'eau bouillante pendant  
quinze minutes. Egouttez-le bien et mettez dans une  
terraine avec un verre d'eau froide et un verre de vi-  
naigre ; laissez reposer pendant trois heures au moins.  
puis exprimez bien le liquide. Remettez le chou dans  
une casserole avec du beurre, sel, poivre et un peu de  
muscade, faites cuire à un feu doux en mouillant avec  
du bouillon. Vous pouvez remplacer le beurre par de  
la graisse.

## LA SCIENCE POUR TOUS

## NOTES SCIENTIFIQUES

## NOS FLEURS CANADIENNES

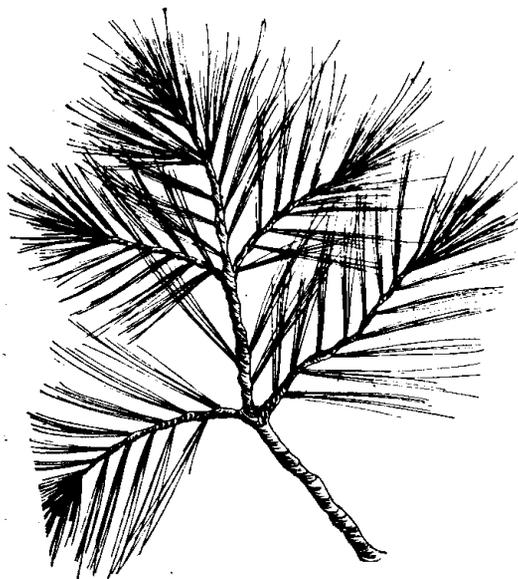
## LES CONIFÈRES DU CANADA : LES PINS

Les espèces principales de ce genre, ici, sont le pin blanc du Canada, (*pinus alba canadensis*) et le pin rouge, (*pinus rupestris*).

Le pin blanc est l'espèce la plus commune en cette province. Il est très employé dans la mâture des bâtiments et dans la menuiserie.

Le pin rouge produit la résine. C'est aussi un bon bois de construction.

Nous avons encore le pin des rochers, ou pin gris, dont les cônes sont recherchés pour la fabrication d'une tisane contre les mauvais rhumes.



PIN BLANC

“ Le pollen des Pins, dit Gimard, est extrêmement abondant, et, quand le vent souffle avec violence, il enlève et emporte au loin de véritables nuages de poussière jaune qui couvrent de grandes étendues de terrain, phénomène que l'on a souvent décrit sous le nom de *pluie de soufre*.”

L'un de nos plus talentueux jeunes poètes a consacré aux pins une poésie vraiment inspirée, dont nous citerons le premier quatrain :

O pins ! énormes fûts, titans des forêts vierges,  
Vous qui dressez vos fronts dans l'air superbement,  
La terre est votre autel et vous êtes les cierges  
Qui la nimbez sans fin de votre verdolement.

E.-Z. MASSICOTTE.

## LE FIGUIER MAUDIT

J'ai là, sous les yeux, une feuille séchée qu'on m'a donnée. Très élégante avec ses fines découpures et ses teintes mélancoliques, elle est sympathique aux regards, comme ces fleurs aimées que l'on conserve dans les feuillets d'un vieux livre.

Eh bien ! cette feuille charmante est celle d'un monstre, d'un bandit végétal : le figuier maudit.

Voici un palmier superbe, l'honneur et l'ornement des forêts, où il dresse, au milieu des cactus et des mimosas, sa couronne magnifique. On dirait qu'il se joue des vents et qu'il défie la foudre.

Un oiseau vient à passer, qui laisse tomber une petite graine sur la royale feuille du palmier.

Cette graine de hasard se met à germer et bientôt apparaît une frêle tige. Deux ou trois feuilles, puis quatre, puis cinq s'épanouissent lentement, avec effort,

formant comme un petit bouquet de verdure chétif et douloureux.

Rien de triste et de misérable comme ce point vert aux teintes malades, comme cette humble touffe perdue dans l'immensité du palmier superbe qui ne se doute même pas de sa présence. Est-ce que le lion prend garde à l'insecte qui se promène sur sa crinière ?

Attendez ; ce brin de pâle verdure deviendra un jour un colosse et un tyran, un assassin, un étrangeur : c'est le figuier maudit.

Au bout de quelque temps, quatre racines minces et grêles, presque imperceptibles, font mine de pousser, s'allongent peu à peu, négligemment, comme au hasard, descendant mollement, aériennes et flottantes, vers la terre.

Des racines ! pourquoi faire ? Est-ce que l'infime parasite en a besoin dans les bras du palmier qui le porte ? Est-ce qu'elle ne lui suffit pas, la tutelle compatissante du géant qui le protège, l'abrite, le nourrit, le berce au vent des forêts ?

Pendant les racines ont grandi, elles s'allongent, s'allongent encore, si bien qu'elles touchent le sol, pénètrent, s'enfoncent, s'incrument dans la terre. Le nain misérable est chez lui.

C'en est fait maintenant, le figuier maudit a un pied, que dis-je, quatre pieds dans la maison. Aussitôt un changement prodigieux s'opère : l'humile parasite, qui, jusqu'ici tremblottant et souffreteux, semblait toujours entre la vie et la mort, prend un développement subit et formidable. Il grandit, il s'étend, il s'arrondit, il lance de tous côtés des rameaux frémissements comme des mains avides, usurpe le sol, envahit l'espace, accapare le ciel.

L'air, la terre, la brise, le soleil, tout est à lui, la forêt lui appartient ; et toujours il enfonce ses racines, étend ses rameaux, agrandit sa couronne ; le pygmée s'est fait géant, le parasite est maître.

Et le palmier superbe qui l'a recueilli, qui l'a porté dans ses bras, qui l'a bercé dans son feuillage, est étouffé, épuisé par son avide et formidable voisin, son ingrat nourrisson qui lui prend toute sa part de terre et de soleil.

Le palmier dépérit chaque jour, se flétrit, se courbe, s'étiole et meurt, jonchant le sol de ses dépouilles royales, cédant la place d'honneur qu'il occupait depuis un siècle au figuier maudit qui s'élève orgueilleusement sur le tombeau de son bienfaiteur.

Rien de commun entre ce végétal soumis et meurtrier, et notre figuier qui est, au contraire, un arbre béni.

Le bon figuier aux fruits délicieux est chargé de légendes et borde, en quelque sorte, les feuillets de la Bible : c'est aux branches de cet arbre que s'accroche la chevelure d'Absalon, et c'est avec des feuilles de figuier que Jérémie guérit les lépreux. C'est encore à l'ombre d'un figuier que la Mère de Jésus, fuyant Hérode, s'est reposée.

Quand la fille des Pharaons atteint la corbeille de roseaux, où dort Moïse, elle la dépose sous un figuier.

Enfin, lorsqu'Agar, chassée dans le désert, errante, exténuée, s'assied au pied d'un figuier, son petit Ismaël dans les bras, elle s'aperçoit que son sein est tari. Alors, saisissant un rameau pour cueillir une figue, elle casse une feuille de l'arbre, et aussitôt il en découle des gouttes de lait qui désaltèrent l'enfant, et la légende ajoute que c'est depuis cette époque que la feuille du figuier recèle des gouttes de lait.

Nous voilà bien loin du figuier maudit, cet arbre étrange, hypocrite et violent, qui, recueilli, protégé, nourri, choyé, jette brusquement son masque d'humilité et d'innocence, accapare l'asile hospitalier qui l'abrite et met brutalement son bienfaiteur à la porte. La maison est à moi ! Le figuier maudit est le *tar-tufe* du monde végétal.

FULBERT DUMONTEIL.

*Polissage de l'acajou et du noyer.*—Dissolvez à une douce température de la cire d'abeilles dans de l'essence de térébenthine rectifiée jusqu'à ce que le mélange devienne visqueux, puis frottez longuement avec une flanelle ou un chiffon de laine. On obtient aussi un beau poli en frottant d'abord avec de l'huile de lin, puis avec un chiffon et un peu de carron anglais en poudre extrêmement fine.

*L'eulachon ou poisson chandelle.*—L'une des curiosités du règne animal est l'eulachon ou poisson chandelle, qui fréquente les eaux du nord-ouest du Pacifique. Il a environ 14 pds de longueur, ressemble beaucoup à l'éperlan, et se laisse prendre en grande quantité de bonne heure le printemps. C'est le plus gras de tous les poissons connus, et sa chair fumée et séchée fournit une nourriture réchauffante très estimée des Sauvages pendant l'hiver, et son huile sert aussi d'aliment. Tellement gras est ce poisson que quand il est séché il brûle en jetant une vive clarté, formant ainsi une chandelle fort en usage chez les Sauvages de cette contrée.

*Une lampe de nuit très-économique.*—On prend une petite bouteille de forme allongée en verre blanc et clair. On y met un morceau de phosphore de la grosseur d'un pois.

Après avoir fait chauffer doucement la bouteille, afin d'éviter qu'elle n'éclate, on y verse jusqu'au tiers de bonne huile bouillante, puis on bouche soigneusement la bouteille.

Chaque fois qu'on veut se servir de cette lampe, on la débouche pour y laisser pénétrer l'air. On replace ensuite le bouchon et on obtient une clarté suffisante pour suivre des yeux les aiguilles d'une montre. Si la lueur venait à s'éteindre, on la ranimerait en débouchant un instant la bouteille. Si la chambre était très froide, il faudrait chauffer la bouteille dans la main avant d'ôter le bouchon.

Cette lampe de nuit peut durer six mois sans être renouvelée.

*Les animaux et les poteaux télégraphiques.*—Dans les pays neufs, les indigènes n'hésitent point à abattre les poteaux télégraphiques pour en utiliser le bois, et ils recueillent soigneusement les fils pour les usages les plus divers. Les animaux eux aussi savent parfaitement tirer parti du télégraphe ou du moins des poteaux et des lignes télégraphiques.

La veuve du Natal suspend son nid aux fils, afin de mettre ses œufs et ses petits à l'abri des attaques des serpents. Les abeilles maçonnent souvent de boue les godets des isolateurs pour s'en faire une habitation. L'oiseau du Mexique qui se nomme le *metunerpe* pratique au bas du poteau un trou assez grand pour y loger toute sa famille, et plus haut, il installe un observatoire avec des orifices creusés un peu dans toutes les directions, afin de surveiller les différents points de l'horizon ; enfin à un étage supérieur, il sait aménager une multitude d'alvéoles qui sont ses greniers.

*La poussière et les plantes d'appartement.*—Un des plus grands ennemis des plantes d'appartements c'est la poussière, cette plaie des ménagères. Sans doute, on époussetera soigneusement les meubles, les vêtements, les tableaux, etc., mais on oubliera souvent d'enlever la poussière des plantes, ce qui serait pourtant une condition essentielle de leur santé et de leur vigueur. Une plante dont les feuilles sont couvertes de poussière ne peut pas respirer normalement et, de même que pour l'homme, la respiration est pour la plante une question de vie ou de mort. Si elle est troublée comme dans ce cas où la poussière obstrue les voies respiratoires des feuilles, la plante souffre, dépérit et meurt. Pour prévenir ce mal, il faut de temps en temps nettoyer les feuilles avec un peu d'eau tiède. Pour les plantes à petites feuilles, il faut un arrosage ou une aspersion qui se fera en plein air, mais autant que possible par un temps doux. Si l'on remarque des insectes, il faudra leur donner la chasse.

# Mémoires intimes

## CHIMIQY

### I

Dans l'automne de 1845, nous eûmes la visite de deux jeunes prêtres.

L'un des deux nous était connu : c'était l'abbé Lebel, vicaire à Saint-Joseph de Lévis, que j'ai retrouvé plus tard à Kalamazoo, dans le Michigan, où il est décédé, il y a une quinzaine d'années.

L'autre, dont le nom faisait déjà grand bruit dans Israël, était destiné à devenir célèbre. Nul Canadien, si ce n'est Papineau n'a été plus populaire que lui ; mais il faut admettre, en revanche, que nul plus que lui n'a été conspué par les siens.

Il s'appelait Charles Chiniquy.

— Je vous présente mon cousin, M. Chiniquy, le curé de Kamouraska, nous dit M. Lebel.

Le nom nous était familier. Celui qui le portait s'était trouvé mêlé à des événements tragiques qui avaient eu presque autant de retentissement dans le district de Québec que les troubles politiques de 1837 et 1838.

Trois ou quatre ans auparavant, un véritable règne de terreur avait affolé la ville et ses environs.

Toute une organisation de bandits, qu'on appelait les brigands du Carouge, avait durant je ne sais combien de temps, tenu la population en alerte et mis au défi tous les efforts et toutes les recherches de la justice.

A chaque instant, on signalait de nouveaux crimes dont les auteurs restaient insaisissables. Ce n'étaient que vols à main armée, que meurtres atroces, que maisons pillées, qu'églises saccagées, que sacrilèges inouis.

Enfin, en 1836, un hasard fit découvrir le chef des bandits, dans la personne d'un marchand de bois de Québec, un citoyen aux allures paisibles, et dont la réputation n'avait jusque là subi aucun accroc.

Le chef arrêté, les comparses furent aussitôt enveloppés dans un même coup de filet.

Cinq reçurent la sentence suprême, en mars 1837.

L'abbé Chiniquy était alors vicaire à Saint-Roch de Québec. C'est lui qui fut chargé de préparer à la mort les cinq condamnés, dont le chef faisait naturellement partie.

Celui-ci était protestant, ainsi qu'un de ses complices : le jeune prêtre passait pour les avoir convertis tous deux au catholicisme.

Bien plus, la veille du jour fixé pour la quintuple exécution, le gouverneur général, lord Gosford, avait commué la sentence de mort en celle d'une déportation perpétuelle à Botany Bay ; et c'était à l'éloquente intervention de l'abbé Chiniquy qu'on avait attribué cet acte de clémence inattendu.

Les criminels furent donc embarqués sur un vaisseau, et mis aux fers à fond de cale avec soixante-dix autres criminels — du Haut et du Bas-Canada — et dirigés vers l'Australie.

Disons par parenthèse que, pendant la traversée, le chef de nos bandits réussit à briser ses fers et ceux de plusieurs de ses co-détenus, et faillit s'emparer du navire. Le complot échoua, et l'abominable coquin fut pendu en arrivant à Liverpool.

Tout cela, avec ses éloquentes sermons sur la tempérance pendant qu'il était curé de Beauport, avait mis l'abbé Chiniquy en évidence ; son nom était dans toutes les bouches, et sa visite chez mon père me causa une impression très vive.

Je l'éprouvai surtout lorsqu'il me mit la main sur la tête en me disant :

— Toi, mon ami, tu seras prêtre, remarque bien ce que je te dis là !

Hélas ! la prédiction a fait long feu.

Charles Chiniquy était né à Kamouraska le 30 juillet 1809 ; et, bien que ses parents fussent à l'aise et avantageusement alliés, il fut le protégé tout spécial

des seigneurs de l'endroit — la famille Dionne — qui, charmés des grâces et de l'intelligence de l'enfant, s'étaient chargés de son avenir, et l'avaient placé au collège de Nicolet, où il avait complété de fortes et brillantes études.

Il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Québec par Mgr Signai, premier archevêque du Canada, le 21 septembre 1833.

On a dit qu'il s'était voué au sacerdoce pour racheter une promesse sacrée à sa bienfaitrice mourante. On a raconté aussi une histoire moins romanesque. Tout cela est probablement de la légende.

Mais, que le jeune lévite de 1833, mort en 1899 docteur en théologie dans l'Eglise presbytérienne, soit, ce jour-là, monté à l'autel d'un cœur plus ou moins léger, il est constant — le jeu de mot s'impose malgré la gravité du sujet — qu'il fit là un fameux pas de clerc.

Quelle glorieuse et féconde carrière cet homme si richement doué n'eût-il pas parcouru chez nous, soit dans la politique, soit dans les Lettres, soit au barreau ! Quel vaillant et utile citoyen il eût pu devenir si son ambition et ses incontestables talents eussent reçu une autre impulsion !

Je ne me permets ici que d'exprimer un regret. Les choses de la conscience sont sacrées ; et, à mon avis, Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs a compétence pour les juger.

Du reste, dans toutes les religions, n'est-ce pas, celui qui vient vers nous est un converti, un éclairé, digne de tous les intérêts, et celui qui s'en éloigne est un apostat digne de toutes les réprobations. Chiniquy lui-même n'appelait-il pas, dans ses écrits, la conversion du cardinal Newman la *perversion* du Dr Newman ?

Il vaudrait mieux, je crois, être charitable pour tous, et, au besoin, prier pour ceux qui s'égarent.

L'abbé Chiniquy avait eu pour confrère de classe, à Nicolet, un autre jeune homme de talents supérieurs, qui, dans un ordre de choses différent, était, lui aussi, destiné à une vaste notoriété. Je veux parler du Dr Holmes, qui fut, comme on sait, le héros d'un drame passionnel auquel la condition sociale des acteurs donna un caractère exceptionnellement retentissant, et qui — coïncidence à noter — eut aussi Kamouraska pour théâtre.

Une jeune femme convoitée, un guet-apens tendu au mari, un lâche assassinat, le meurtrier en fuite laissant derrière lui deux orphelins inconsolables et une mère innocente traînée en justice ! Quel amas de malédictions sur la tête d'un coupable !

Le grand vicaire Thomas Caron, dont le souvenir est si cher à tous ceux qui ont passé par le collège de Nicolet, Guillaume Barthe, Edouard Pacaud, sir Aimé Dorion, le juge Drummond ont aussi été les compagnons d'études de l'abbé Chiniquy, ou tout au moins l'ont connu pendant ses années de théologie.

— On aurait juré la piété même, me disait l'un d'eux : nous l'appelions saint Louis de Gonzague. Si c'était de la pose, nous avions affaire à un fameux comédien, ajoutait-il en concluant.

Et pourquoi donc de la pose ? Parce qu'un homme aurait changé plus tard d'allégeance religieuse, parce qu'il aurait failli, si vous aimez mieux, serait-ce une preuve qu'il a dû être hypocrite jusque-là ?

Quoi qu'il en soit, une chose incontestable, c'est que, à peine ordonné prêtre, le jeune Chiniquy eut bientôt pris, par la magie de sa parole, un empire énorme sur le peuple et que sa réputation de sainteté se répandit au loin comme une traînée de poudre.

En quelques années, il avait acquis un prestige extraordinaire.

C'était, du reste, un habile tireur de ficelles ; ou, pour me servir d'une expression moins abusive, il savait pincer la vraie corde et la faire vibrer en virtuose accompli.

Il ne négligeait rien de ce qui constitue un élément de succès ; et, le but d'intérêt public étant donné, je suis loin de lui faire un reproche d'avoir su mieux que personne se mettre à la portée de son auditoire pour frapper l'imagination populaire et s'emparer des esprits.

Il avait été un saint Louis de Gonzague au collège ; il devint un saint François-Xavier dans le monde.

Une idée géniale lui avait passé par la tête.

Notre population était rongée par une plaie sociale — l'alcoolisme — plaie qui n'est pas encore tout à fait guérie, par parenthèse : — l'abbé Chiniquy résolut de combattre l'ennemi corps à corps et de le vaincre.

C'était une tâche plus qu'herculéenne ; c'était vouloir vider la mer avec un panier ; mais la fortune, comme dit Horace, favorise les audacieux.

D'ailleurs le drapeau était beau, la nouvelle croisade prêtait à l'éloquence de la chaire, aux effets de scène, aux récits dramatiques, aux saisissantes peintures : le jeune prédicateur, dont la nature effervescente aimait les élans passionnés et les choses théâtrales, vit là sa mission, et probablement aussi son affaire. Il trouvait là son joint, comme on dit en argot d'atelier.

Il y voyait sans doute aussi une grande somme de bien à accomplir, pourquoi pas ?

L'abbé Chiniquy se fit dans cette voie une réputation colossale ; on ne le nommait plus, d'un bout à l'autre du pays, que l'Apôtre de la Tempérance. On s'écrasait pour le voir ; on faisait des dix lieues pour l'entendre.

Quand il allait prêcher une retraite quelque part, on venait le recevoir en procession, bannière en tête, à l'entrée de la paroisse.

Les conversions étaient éclatantes. Les vieux ivrognes ne se reconnaissaient plus. Des cabaretiers — j'ai vu cela de mes yeux — vidaient leurs tonnes de whisky en pleine rue. Ceux qui s'obstinaient à ne pas fermer boutique faisaient faillite. C'était un *gold cure* universel.

Badinage à part, les retraites de l'abbé Chiniquy eurent un succès absolument inouï dans l'histoire de la prédication américaine.

Il était à l'apogée du succès et de la réputation quand je le vis pour la deuxième fois. C'était dans l'église de Saint-Joseph de Lévis. Il venait de monter en chaire, et d'un geste sculptural faisait le signe de la croix.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

## EN CHINE

Tandis que succombe sous le nombre, dans le sud de l'Afrique, un vaillant petit peuple qui depuis huit mois donne le plus superbe exemple d'héroïsme que jamais nation, peut-être, ait offert dans l'histoire de l'humanité, une tempête de fer et de feu se déchaîne brusquement à l'autre bout du monde. Là encore le nombre menace de tout submerger !

Le rideau vient de se lever sur un nouveau drame dont l'épilogue, le partage de la Chine, menace d'ensanglanter, un peu plus tôt, un peu plus tard, le monde entier qui se disputera fatalement, à coups de canon, les parts du gâteau.

Cette insurrection formidable des Boxers, fomentée par la vieille impératrice de Chine, peut amener de telles complications internationales, que nos lecteurs nous sauront gré de leur résumer fidèlement les événements.

Après l'expédition franco-anglaise de 1860 en Chine, la vieille Europe reprit contact avec les peuples de l'Extrême-Orient. La conquête de la Cochinchine et du Tonkin permit à la France de s'établir solidement au sud de la Chine, tandis que les Russes s'avançaient lentement, mais sûrement, par le nord et finissaient par occuper Port-Arthur dans le golfe du Petchili. Les Anglais se sont installés à Wei-hai-Wei ; les Allemands à Kia-Tcheou ; les Japonais, avec leur superbe flotte, à quatre ou cinq jours de marche, surveillent

attentivement les événements, prêts à intervenir énergiquement. Les Américains, les Italiens, les Autrichiens, les Belges eux-mêmes s'apprentent à la curée prochaine.

En présence de ces convoitises, les Chinois se réveillent aujourd'hui de leur apathie. Et l'Europe stupéfaite, apprend tout à coup que les missions catholiques, protestantes ou orthodoxes sont partout pillées, incendiées, et les étrangers massacrés par une populace furieuse sous l'œil bienveillant des soldats réguliers chinois devenus complices le lendemain.

Sans nul doute, les troupes internationales viendront facilement à bout de l'armée chinoise. Les hommes des 24 Bannières ou de l'Étendard Vert ne sauraient tenir devant des troupes européennes. Mais ces dernières sont encore pour la plupart dans les ports anglais, français, allemands ou russes. Quand elles arriveront à Pékin la capitale de la Chine ne sera plus peut-être qu'un immense amas de ruines fumantes sous lesquelles seront ensevelis les malheureux étrangers massacrés.

Et le lendemain la question chinoise se posera, redoutable, menaçante pour la paix du monde. Ce sera le grand problème qu'auront à résoudre les diplomates de XXe siècle.

HENRI MAZEREAU.

### M. L'ABBÉ NAZAIRE PICHÉ

(Voir gravure)

M. l'abbé Nazaire Piché, curé de Lachine et chanoine honoraire de l'archevêché de Montréal, est mort subitement, le 22 juillet dernier, en son presbytère, après le sermon prononcé par lui-même, à la grand'messe. Aimé par tous ses paroissiens, le bon curé était pour eux non seulement un pasteur dévoué et un missionnaire zélé, mais de plus un père affectueux, un ami sincère et dévoué, un conseiller fidèle. Cette mort soudaine, annoncée aux fidèles à l'issue de la grand'messe, a jeté un émoi douloureux parmi la foule qui avait assisté au saint sacrifice.

Agé de soixante-neuf ans révolus, M. le curé Piché était encore plein de vigueur et la mort ne paraissait pas devoir frapper le regretté défunt à une époque si prématurée.

D'une haute stature, d'une robuste et forte constitution, le défunt portait haut et droit le fardeau de ses soixante-neuf années, et quiconque l'a vu récemment encore assurait au vénéré défunt un terme de vie encore relativement long. Cependant, depuis quelques mois, le défunt souffrait d'une maladie de cœur ; mais il négligeait de requérir les soins d'un médecin pour ce malaise qu'il appelait passager. Son dévouement de pasteur auprès de ses chères ouailles continua d'être le même durant comme avant cette maladie. Il travaillait sans relâche à sa noble tâche, n'épargnant ni peines, ni troubles pour remplir les devoirs du bon pasteur, diriger le troupeau, tenter de veiller sur les jeunes brebis, et ramener au bercail les égarés. Toujours, le regretté prêtre administra les devoirs temporaires de sa charge avec une rare énergie et une diplomatie remarquable.

Apôtre zélé de la tempérance, M. le curé est mort au champ d'honneur, comme le soldat héroïque, combattant en défendant le drapeau.

### LES BOXERS CHINOIS

Dans tout temps les lettrés chinois s'adonnèrent à un exercice de pugilat, quasi gymnastique, d'ordinaire uniquement pour se dégoûter.

À côté de cela il y a aussi des gens qui aiment cette sorte d'exercice dans un but de légitime défense, comme en Europe les amateurs d'escrime.

Depuis que les Allemands occupèrent un petit coin dans la province de Chan-Tong, il y a trois ans environ, les lettrés de cette province, qui est le pays natal de Confucius et où il fut enterré, — c'est donc en quelque sorte la Palestine des Chinois, — eurent des haines implacables contre les étrangers.

À partir de ce moment, ils ont cherché des moyens pour les expulser. En conséquence, ces lettrés se sont unis aux sociétés secrètes qui pullulent en Chine, spécialement aux quatre principales existant en cette province, dont la première s'intitule *Lanterne Rouge* ; la seconde, *Cloche d'or* ; la troisième, *Tunique de fer*, et la quatrième *Grand glaive*.

*L'union fait la force.* Ainsi réunis et fusionnés, ils se sont donné le nouveau titre de *Boxers de la justice et de la concorde*.

Afin de pouvoir s'attirer beaucoup de partisans, ils faisaient croire qu'en employant quelques signes entrelacés avec des caractères chinois, comme chez nous des initiales entrecroisées, on pourrait se rendre invulnérable, et que même les projectiles et les explosifs inventés par les Européens ne pourraient les atteindre.

Ils disaient aussi : " On peut tracer ces signes susdits en l'air, avec les doigts, ou les écrire sur un morceau d'étoffe qu'on porte toujours sur soi, ou bien réciter quelques formules, par exemple une courte prière."

D'après ces charlatans, par tous ces moyens on peut infailliblement se préserver contre les blessures. Vous comprenez facilement que la masse chinoise, pour la plupart illettrée, par conséquent très crédule, se fit sans difficulté son adepte.

Pour prouver leur dire, les chefs des Boxers avaient recours à la méthode charlatanesque que voici : Ils se plaçaient à cent mètres d'une escouade de soldats, dont ils avaient chargé eux-mêmes les fusils avec des balles en bois gris imitant assez bien l'acier. Ils se faisaient mettre en joue et commandaient le feu. Naturellement ils se portaient aussi bien après qu'avant l'exécution, et la masse ignorante et crédule s'inscrivait d'enthousiasme sur les registres des Boxers. *Il y eut même des femmes et des enfants de quinze ans qui se firent inscrire.* Enfin, jusqu'à l'an dernier, le nombre total arriva à plus de dix mille.

Il fallait donc tenter le coup. *Audaces fortuna juvat.* Leur but principal est d'expulser les missionnaires, soit catholiques, soit protestants, et ensuite tous les étrangers. Mais, dans la catégorie des étrangers, les Tartares-Mandchoux sont compris aussi dans leurs statuts, et partant la dynastie régnante actuelle, qui n'est autre qu'une étrangère. Par conséquent, cette révolution embrasse de terribles bouleversements. Le chef des Boxers, qui est un lettré et s'appelle Tchan, voudrait se faire proclamer empereur de Chine après avoir expulsé tous les Européens. Il fait mettre sur son étendard : *Expulser les étrangers.*

Comme tous les lettrés, surtout de cette province de Chan-Tong, qui est pour ainsi dire la terre sainte de la Chine, sont hostiles aux étrangers, il se trouva de hauts fonctionnaires qui en firent un rapport à la cour de Pékin, croyant que le but des Boxers était uniquement contre les Européens. C'est pourquoi on comprend que l'impératrice mère et son entourage soient de connivence avec ces révolutionnaires. *Quos vult perdere, Jupiter dementat.*

Ce qui est plus fort, c'est que leur chef fait croire au peuple qu'il a reçu un ordre écrit de l'impératrice mère de faire tout cela.

Hélas ! je crois que cette dynastie tartare est usée. L'heure de sa perdition a sonné ; elle a fait trop de mal à la Chine. Ce sera justice.

FRANÇOIS LY-CHAO-PÉE,

Mandarin et capitaine,

Secrétaire-interprète de la mission chinoise à Paris

### BIBLIOGRAPHIE

*Manuel de droit commercial, théorique et pratique de la province de Québec*, par Mathieu-A. Bernard, avocat au barreau de Montréal ; C. Théoret, éditeur ; 1900 ; 1 vol. relié toile, de 134 pages.

Voici un ouvrage qui sera accueilli avec faveur par le personnel enseignant, par les étudiants et les commerçants en général, car, jusqu'ici, notre population française était forcée d'avoir recours à des livres anglais qui manquaient de méthode et de clarté. Cet ouvrage était donc demandé depuis longtemps, mais

personne ne voulait tenter l'entreprise. Un écueil considérable effrayait les plus audacieux : l'aridité du sujet et la forme à lui donner. Eh bien ! l'écueil est contourné, et M. Mathieu-A. Bernard peut se vanter d'avoir fait un ouvrage utile et qui rendra de réels services aux classes pour lesquelles il est destiné.

La matière est divisée en questions et réponses. Les unes et les autres sont claires et précises. La phrase est simple, intelligible pour tous, droit au but. Le chapitre des billets promissoires et des lettres de changes avec ses nombreux modèles et formules sera apprécié pardessus tout. La compréhension de cette partie de notre droit était difficile autrefois, maintenant, au moyen de ces exemples on peut se tirer d'affaires, tout seul, en peu de temps.

En raison des qualités de ce livre, nous croyons donc qu'aucun élève d'un cours commercial, qu'aucun étudiant, même plus, que pas un commerçant ne devrait se passer du Manuel de Droit Commercial. C'est un conseiller précieux qui pourra éviter bien des contestations et tirer d'embarras plus d'un individu.

*Descriptive atlas of Western Canada, showing maps of the province of Ontario, Quebec, New-Brunswick, Nova-Scotia, Prince Edward Island, Manitoba, British Columbia and Districts of Assiboia, Alberta, Saskatchewan and Athabasca, also the World and the Dominion of Canada.* Issued by direction of hon. Clifford Shifton, Minister of the Interior, Ottawa, Canada.

*Concise School Atlas of the Dominion of Canada, etc., idem ; 1 vol. broché.*

Nous adressons nos remerciements à M. Frank Pedley, surintendant de l'immigration, pour l'envoi d'un exemplaire de chacun de ces ouvrages. Ces cartes sont officielles, conséquemment faites avec soin et remplies de renseignements précieux.

*Rapport du Congrès de la Colonisation, tenu à Montréal le 22, 23 et 24 novembre 1898.* Publication faite par les soins et sous la direction de "La Société Générale de Colonisation et de rapatriement de la Province de Québec." Montréal, 1900. 1 vol. de 388 pp. avec illustrations hors texte.

Nous accusons réception de cet ouvrage qui fait le plus grand honneur à la société qui en a entrepris la publication. Nous comprenons que ce livre sera expédié en grande quantité à Paris, où il sera distribué à bon escient. Nous croyons qu'il contribuera pour sa large part à bien faire connaître notre pays sous son véritable jour.

Nos remerciements.

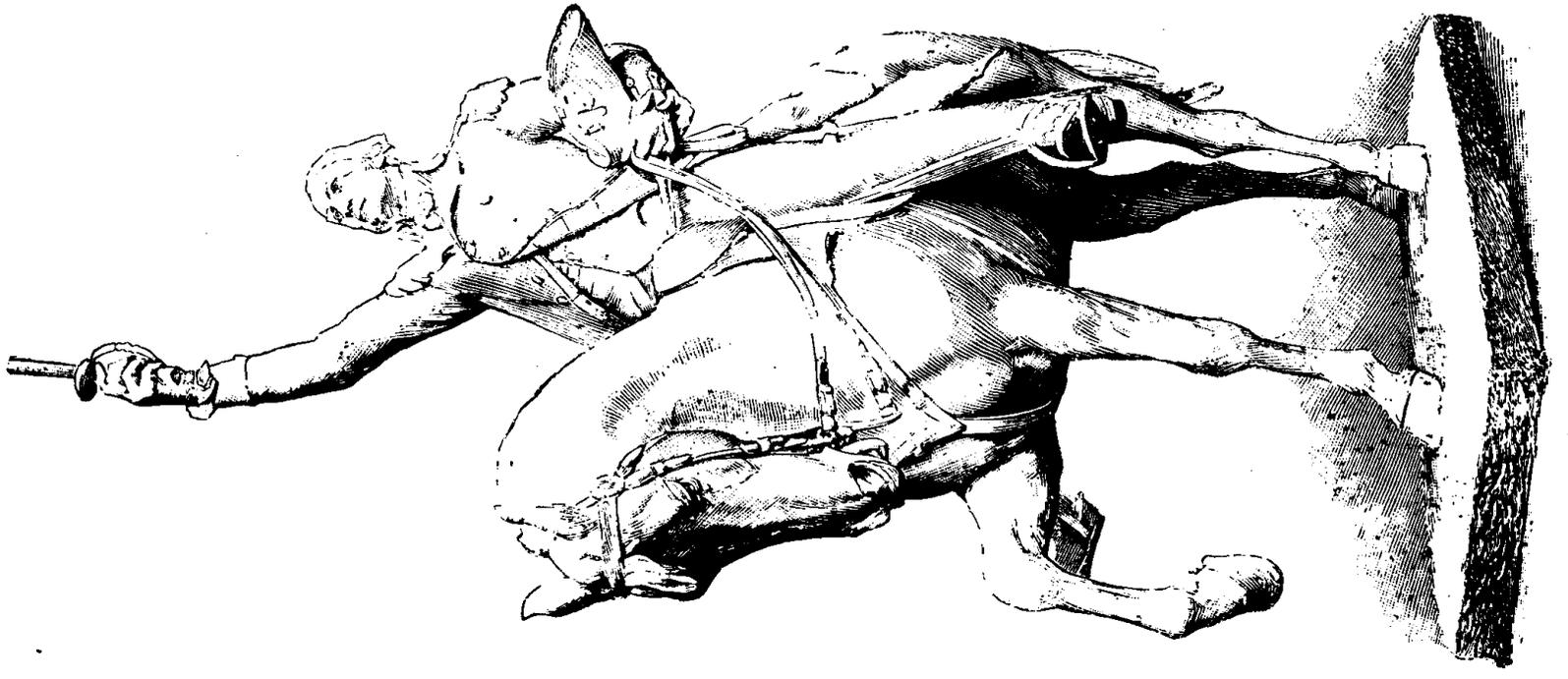
*Université du Collège Saint-Joseph, 1899-1900.* — Nous accusons réception d'une brochure-prospectus donnant tous les renseignements désirables sur cette institution, et nous adressons nos remerciements à qui de droit.

PAUL H.

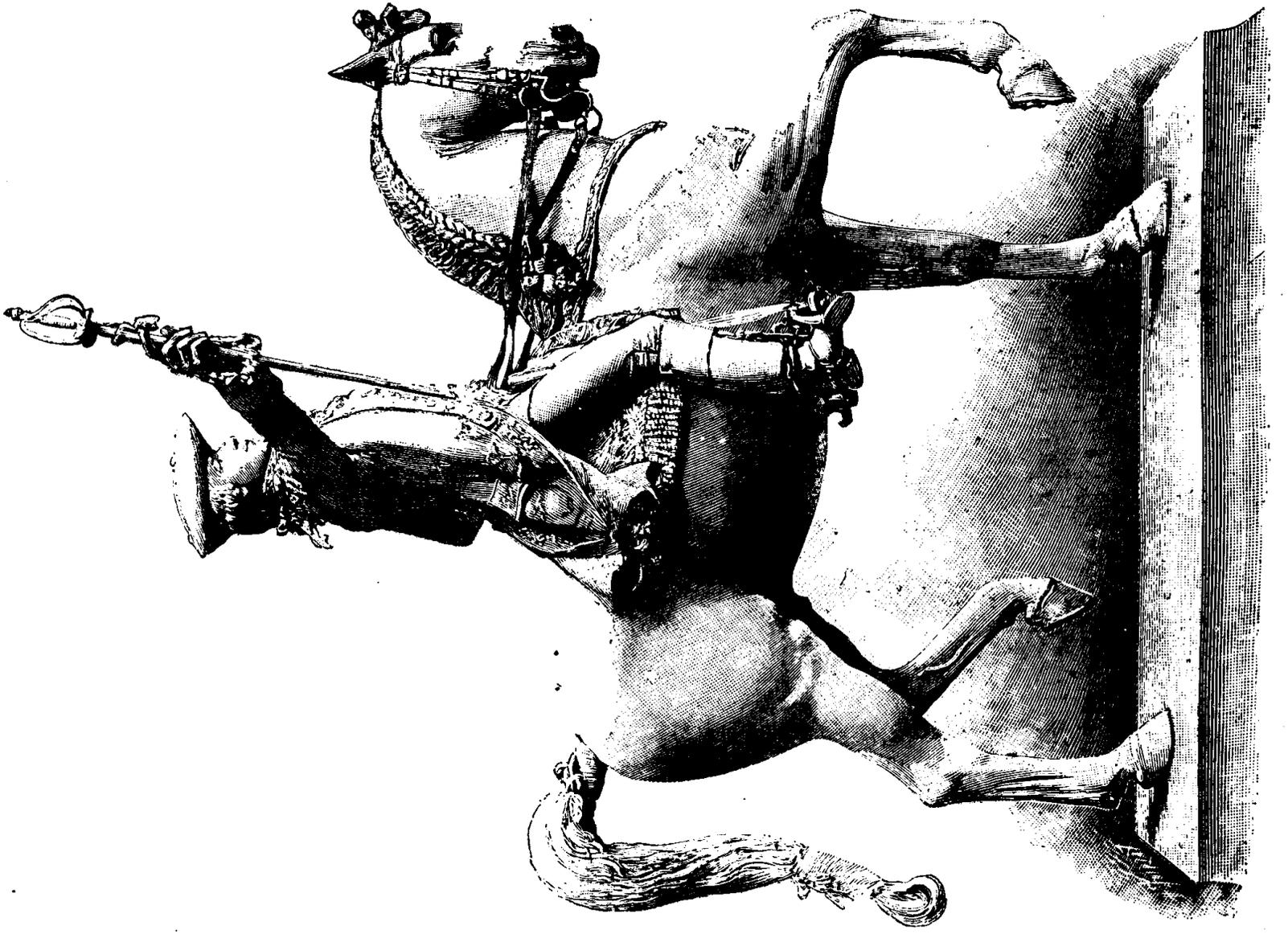
*Lectures pour tous.* — Au moment où le général Gallieni vient de rejoindre son poste, à Madagascar, les *Lectures pour Tous*, de Paris, consacrent un article d'une actualité saisissante à cette colonie que les soldats français ont su mettre en valeur en si peu de temps.

À côté de cette étude, on lira avec plaisir et profit les récits poignants et dramatiques, les articles si vivants et si pittoresques qui se trouvent réunis dans la revue populaire que publie la librairie Hachette & Cie. Son succès universel, elle le doit, non moins qu'à la variété de son texte, à l'attrait de ses merveilleuses et captivantes illustrations.

Voici le sommaire du numéro de juillet : La lutte contre le feu ; Les Reines de Mai ; Les Centaures de l'Ouest ; Des plaines du Far-West aux abattoirs de Chicago ; La dernière farce de Roumigièrre, nouvelle ; Au temps des cerises, blquette pour piano ; Un mobilier de salon pour 85 francs ; Une invention de la Sensiblerie ; hommage aux Caniches et aux Perroquets ; Une Ile conquise à la Civilisation ; L'œuvre du général Gallieni à Madagascar ; Epousailles devant l'ennemi, nouvelle ; La Pauvreté secourant la Misère ; Pour le Ma'heur, malgré l'amour, roman.



La statue de Washington inaugurée place d'Iéna, à Paris



La statue de Lafayette, offerte à la France par la jeunesse des Etats-Unis

# NOS GLOIRES NATIONALES



Publié par Le MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

## Jeanne Mance

Née en France en 1606. Morte à Montréal en 1673. Vint au Canada avec M. de Maisonneuve. Fondatrice de l'Hotel-Dieu de Montréal

## LES AIGLES DE WATERLOO

(Voir gravure)

A PROPOS DE LA RÉCENTE INAUGURATION DU MONUMENT  
FRANÇAIS DE WATERLOO

Ce fut le dernier chant de la grande épopée.  
La mort avait fauché plus d'un épi vivant ;  
L'Héroïsme immortel dont se brisa l'épée,  
Impassible, dormait souffleté par le vent.  
Et lorsque le silence eut envahi l'espace,  
Les corbeaux enhardis accoururent enfin.  
Ce fut un long appel, furieux et rapace ;  
Attirés par la mort et poussés par la faim,  
Ils allaient insulter de leur ignoble fête  
Les corps des héros morts et couchés dans leur sang.  
Mais un grand aigle d'or tombé dans la défaite  
S'est relevé vivant, superbe et menaçant,  
Et, chassant les pillards du feu de ses prunelles,  
Il défendait ceux-là qui l'avaient défendu  
De leur vie. Et là-bas, farouches sentinelles,  
D'autres aigles soudain, renfort inattendu,  
Terribles, se dressaient sur les hampes brisées,  
Et, jaloux de leur gloire, ils la gardaient aussi.

Dans l'horreur de la nuit, les luttes apaisées  
Reprennent dans les airs, sanglantes, sans merci.  
On attaque, on repousse, on égorge, on fait rage,  
C'est le cri du triomphe et le cri de douleur ;  
Les corbeaux sont le nombre, et l'aigle est le courage.  
Mais le nombre est enfin vaincu par la valeur.

Or tandis que fuyaient, honteux, les oiseaux louches,  
Près de leurs glorieux étendards en lambeaux,  
Les grenadiers dormaient, tranquilles et farouches ;  
Les aigles les avaient délivrés des corbeaux.

HENRI GURRLIN.

## LA GUERRE

Quand l'aigle, roi de l'air, plane au-dessus des nues  
Dans son vol orageux,

Quand son aile à travers des sphères inconnues  
Touche aux sommets neigeux,

Si parcourant les airs comme dans son empire  
Un tyran redouté,

Il redescend parfois vers la terre où respire  
La pauvre humanité,

Saura-t-il si son aile au milieu de l'espace  
Qu'il parcourt en vainqueur

N'a pas d'un coup fatal frappé l'oiseau qui passe,  
Timide voyageur ?

L'aigle suspendra-t-il sa course vagabonde  
Pour ce faible roseau ?

Qui lui dira jamais la blessure profonde  
Qu'il fit à cet oiseau ?

Ainsi quand le génie au delà de la sphère  
Où rampent tant d'esprits,  
Jette en courant son âme et répand sa lumière  
Sur l'univers surpris ;

Quand il livre son trône au hasard des batailles,  
Aux chances des combats,

Un instant songe-t-il aux milliers d'entrailles  
Qu'il déchire ici-bas ?

Songe-t-il en sa force aux vides des chaumières,  
Aux adieux des mourants ?

A-t-il jamais pensé d'interroger les mères  
Sur leurs fils expirants ?

Hélas ! il n'entend pas des rangs de son armée  
Monter les longs sanglots,  
Et sa gloire lui cache, éphémère fumée,  
Le sang qui coule à flots.

O guerre, œuvre de l'homme, hécatombe sanglante  
Des peuples effarés,

Par toi l'humanité va toujours pantelante  
Et les seins déchirés !

ADOLPHE POISSON



LE MONUMENT FRANÇAIS DE WATERLOO, PAR GÉRÔME

## LE BIEN DE VIVRE

Notre fin de siècle s'est donné les gants d'avoir inventé le pessimisme, et, à l'en croire, Schopenhauer et Nietzsche auraient apporté, l'un complétant l'autre, une révélation.

Il faut pourtant en rabattre. Sans remonter plus haut que les livres bibliques et sans aller plus loin que l'Arabie, Job me paraît avoir dit, à peu de chose près, tout ce qu'on débite de nos jours sur ce sujet folâtre.

L'exemple suffit pour établir que la "course à la mort" n'est pas un sport exclusivement contemporain.

Je ne rappellerai donc pas René, Obermann, Adolphe, Lara, Manfred, Werther, tous les types de mélancoliques et de désespérés, éclos presque simultanément dans les cerveaux sataniques et romantiques d'il y a soixante ou quatre-vingts ans.

En vérité, ce n'est ni aujourd'hui ni hier qu'on s'est posé la question, en des langues diverses : *Is life worth living?* La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? et que certains ont répondu : Non.

On a tenté, sur cette impression, d'échafauder une doctrine dont l'influence ne pourrait être que déplo-

rable, car elle substitue le dégoût au courage, l'indifférence au désir, la paresse sans but à l'esprit et à l'activité. Mais elle n'a point, en réalité, de tels effets sur ses nombreux adeptes, que l'on voit travailler, jouir, souffrir, souhaiter, espérer, vivre en un mot, au milieu de nous et comme nous. C'est qu'heureusement c'est une mode, c'est un snobbisme, comme on dit, bien plus qu'une croyance, et que la vaillante âme française est réfractaire à ce virus.

\* \*

Qu'on appelle, comme on le fait depuis qu'il y a des êtres qui peinent et pleurent, ce monde une vallée de larmes et la vie un triste pèlerinage, il n'en reste pas moins que, malgré la rapidité de la course, on ramasse contre quelques fleurs que l'on peut, quoi qu'en dise Bossuet, admirer et cueillir en passant ; que si l'océan des douleurs bat et submerge le cœur de l'homme, une goutte de joie le remplit ; qu'un triomphe, même éphémère, paie des années de tentatives déçues et de labeurs acharnés ; qu'une caresse et un sourire illuminent les plus sombres chagrins, comme le soleil éclaire les nuages noirs.

Sous les sanglots, les lamentations, les regrets, les fureurs, et les désespérances bouillonnent la force de la vie, le besoin, la volonté, la puissance d'être heureux.

Vous ne voulez pas convenir que la vie est bonne ? Soit. Montrez-nous donc ce qui est meilleur qu'elle

sans tomber dans l'absurdité de préférer à quelque chose, rien, à l'être, le néant.

— Mais il vaudrait mieux n'avoir jamais été !

Qu'en savez-vous ? Et du moment que vous ne seriez pas, qu'en sauriez-vous ? Foin des mets délicieux que je n'ai point d'yeux pour voir, des parfums exquis que je n'ai point d'odorat pour aspirer suavement, des joies pour lesquelles je n'ai ni cœur, ni cerveau, d'un bonheur qui n'existe qu'à la condition que je ne le sente pas !

Allez, jetez à tous les vents vos plaintes, vos gémissements, vos cris et vos anathèmes ! Maudissez la vie et bénissez la mort ! Tant que vous fuirez celle-ci et que de tous vos soins vous entretenez l'autre, vous ne nous donnerez pas le change. Nous savons qu'il y a du plaisir à étaler ses plaies et que les larmes ont leur volupté.

Un écrivain du siècle dernier l'a dit avec une bonhomie narquoise : " Personne n'est content de son sort et tout le monde craint de le voir finir " .

Il est d'usage, aujourd'hui plus que jamais, d'accuser la société de tous les déboires et de toutes les misères des individus. Un couvreur tombe d'un toit et se fracasse le crâne, c'est la faute de l'exploitation bourgeoise ; un sublime boit sa semaine tout les samedis, et il conspu le gouvernement parce que sa femme et ses enfants manquent de pain ; un auteur ne place pas sa prose, un avocat n'a pas de clients, un médecin n'a pas de malades, un inventeur tient des millions dans sa tête et pas dix sous dans sa poche, un agril-

culteur perd sa récolte, un propriétaire touche mal ses loyers, un paresseux ou un incapable ne trouve pas d'emploi, un marchand attend en vain l'acheteur, un joueur se ruine à la roulette, un mari est trompé, — à qui s'en prendre, sinon aux députés, au Sénat, aux ministres, au président, quels qu'ils soient, et, d'une façon plus impersonnelle, à notre détestable organisation sociale, pour lâcher ce mot ?

C'en'est pas que je la trouve parfaite, notre organisation sociale ; il s'en faut. Les réformes à y apporter sont nombreuses et profondes ; les vices en sont assez choquants et funestes pour justifier bien des indignations et excuser bien des colères. Mais enfin,

Qui aise attend, aise le fuit.

dit le satirique du *Roman de Renart*.

Sans prétendre qu'il faille s'essouffler à courir après la fortune, rester au lit jusqu'à ce que le hasard nous l'amène, me paraît, n'en déplaise à La Fontaine, un moyen douteux de s'assurer sa venue. Encore serait-il bon de se lever pour lui ouvrir la porte.

Agir, voilà la première condition pour sentir le bien de la vie.

L'action, c'est-à-dire le travail, fait supporter tout, distrait de tout, tire de tout une jouissance et une consolation.

Faire notre besogne de notre mieux, être tout entier à notre tâche—quel est celui qui n'a la sienne ?— suivre le précepte latin : *Age quod agis*, tel est le moyen de contribuer au bonheur de tous en assurant le nôtre et celui des êtres qui nous sont chers.

Soit heureux qui peut,  
Il ne l'est qui peut.

décide un proverbe du XVII<sup>e</sup> siècle.

Je ne vais pas contre l'apophtegme, car je sais qu'il y a des gens malheureux en dépit de toutes les bénédictions de la vie, et des gens heureux malgré les épreuves les plus atroces, malgré la lutte de tous les instants, à la fois inutile et obstinée, contre la pire misère. Un peu plus de bile ou un peu plus de sang, et voilà l'aspect de l'existence du tout au tout changé. Mais si, au-dessus des impulsions des tempéraments, la raison conserve ou conquiert quelque empire, on reconnaîtra la vérité de ces paroles de l'anglais William Corbett :

" La source du malheur ou du bonheur est dans notre propre cœur. La vie n'existe, à proprement dire, que dans l'esprit. Il faut mesurer la longueur de notre vie par le nombre et l'importance de nos idées, et non point par le nombre de nos jours " .

La félicité humaine a la même mesure.

Elle gît tout entière dans l'aptitude de l'individu à s'intéresser à l'œuvre qui lui échoit ou qu'il a choisie, et dans sa puissance à en dégager et à en poursuivre l'idéal.

B.-H. CAUSSERON.

Qu'est-ce que la douceur ? c'est la plénitude de la force.—P. GRÉTRY.

Dans le va-et-vient de l'histoire, tantôt les mœurs valent mieux que les institutions, tantôt les institutions mieux que les mœurs.—G.-M. VALTOUR.



**Camera \$1.00**  
**Brownie \$1.00**

Envoyez-nous un dollar pour  
**CAMERA BROWNIE**

Il fait des photos de 2 1/4 x 2 1/4. Se charge le jour avec des Films pour 6 Vues. Une brochure de 42 pages, donnant toutes les instructions, donnée gratis avec chaque Camera.

Camera Brownie, \$1.00 — Films pour 6 vues, 15 cts

Aussi, un grand assortiment d'appareils de prix plus élevés

**GEO. BARRAT, Marchand de**  
**Fournitures Photographiques.**  
2365, Rue Ste-Catherine, Montréal.

**Service à Thé GRATIS**

**58 Morceaux**

Grandeur en usage dans les familles. Magnifiquement décorés de dessins les plus artistiques.

**UNE CHANCE RARE**

Vous pouvez avoir ce splendide Service à thé et une douzaine de Culliers à thé fort placage, en vendant notre remède naturel UNETA. Nous ferons ce que nous disons et nous vous donnerons un magnifique Service à thé absolument gratis si vous acceptez l'offre que nous envoyons à chaque magnique qui se prévaut des avantages de cette annonce faite dans le but d'introduire rapidement notre célèbre remède UNETA. Ce remède est une cure rapide et positive du Rhumatisme, de la Dyspepsie des Maux de tête, de la Constipation, Maladies des Femmes, des Rognon, etc. Si vous acceptez de nous vendre seulement que SIX paquets à 25 cts le paquet, écrivez-nous aujourd'hui et nous vous enverrons l'UNETA par la poste. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous l'argent et nous vous retournerons une douzaine de Culliers à thé, fort placage, ainsi que notre Service à thé de 58 morceaux, le même jour que nous recevrons l'argent. Cet offre est très libérale et elle est faite dans le but d'introduire notre Merveilleuse Médecine dans chaque maison de ce pays. Tous ceux qui ont reçu nos jolis Services à thé et nos Culliers pour avoir vendu notre Remède en sont parfaitement enchantés.

**THE UNETA REMEDY Co., Toronto, Ont.**

**Les Enfants Faibles**

Et rachitiques puiseront la force et la vigueur dans une nourriture substantielle comme . . .

**LA PEPTONINE**

Un produit alimentaire pur, sans rival pour la nourriture des enfants . . .

Recommandée par les autorités médicales.

25c la grande boîte dans toutes les Epicerie et Pharmacies. . . . .

Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

**GRATIS**

Aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines de superbes épingles à ceintures Parisiennes à 10c. chacune. Ces épingles sont les plus fashionables qui viennent de France. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les épingles aussitôt que vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre-branco par la poste. Le boîtier est en nickel poli. Elle est pourvue de mouvements Américains et elle tient exactement le temps; avec du soin elle durera pendant 10 ans. Premium Supply Co., Boite 1.M. Toronto.

TEL. BELL EST 846.

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**  
**CHIRURGIEN-DENTISTE**  
No 398, rue Rachel  
COIN ST-DENIS  
**MONTREAL**

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

**HOTEL ST. JAMES**

**THEO. LANCTOT, Prop.**

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

**Le Passe-Temps**

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

# LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Un industriel de l'Amérique du Nord a trouvé une manière nouvelle d'utiliser son chien. Il l'emploie comme moteur pour actionner une presse, et sa vigueur est telle qu'il peut tirer, avec sa collaboration, 2,000 exemplaires d'un journal en deux heures. Nous empruntons cette information au journal *Le Chenil*.

M. Paul Hervieu, le jeune académicien nouvellement élu, a pris sa place à l'Académie française. Son discours, plein d'esprit et du meilleur, a obtenu un très grand succès.

M. Ferdinand Brunetière lui a répondu par un parallèle magistral, entre le théâtre de Pailleron et celui de M. Paul Hervieu. On se doute bien que le discours du célèbre critique qu'est M. Brunetière, était hérissé de pointes assez acerbes contre les nouvelles générations littéraires.

Les journaux américains racontent que les frères Brown viennent de signer deux testaments qui font d'un enfant de onze semaines, le petit John-Nicolas Brown, le plus riche bébé d'Amérique.

A un âge où l'on ouvre à peine les yeux le jeune Brown devient l'héritier de deux domaines qui valent chacun six millions de dollars.

Les fortunes de ce chiffre ne sont certainement pas rares en Amérique, mais aucune n'a pour unique propriétaire présomptif un petit être qui vit depuis soixante-dix sept jours seulement.

Voilà un bébé né coiffé dirions-nous, au Canada où de pareilles choses n'arrivent guère.

M. le lieutenant de vaisseau Tissot vient de communiquer directement et sans aucun intermédiaire, à l'aide d'un appareil, qui, croyons-nous, lui est entièrement propre, avec le cuirassé *Masséna*, à 72 verges de distance du phare de Portzic, au large d'Armen.

Cette distance de 72 verges, qui n'est d'ailleurs nullement une distance, est au moins égale, et nous croyons même supérieure à toutes celles que l'on a pu franchir dans les autres pays, dans des conditions analogues.

Ce résultat est d'autant plus remarquable que, tout en accroissant les distances, on a augmenté la rapidité de transmission et la sécurité des signaux.

Un phénomène s'est produit au cimetière de Périgueux, France, et si on l'avait observé en Bosnie ou en Herzégovine, nul doute que les braves ignorants de ces pays quasi-sauvages n'eussent crié au vampire ainsi qu'ils le font chaque fois que se présente cette circonstance biophysique.

Un fossoyeur creusant une fosse découvrit le cadavre d'un boucher inhumé 9 ans auparavant. Or, tandis que le cercueil avait disparu, rongé par l'humidité du sous-sol mortuaire ; le cadavre était resté dans un état absolument parfait de conservation ; une partie des vêtements étaient même intacts.

Comme la chose ne s'est passée en Bosnie, on n'a pas lardé le corps à coups de trident ; on s'est contenté de le remettre dans un nouveau cercueil.

A la cour d'Espagne s'est célébrée cette année, une étrange cérémonie : le costume que portait le jeune roi Alphonse XIII, à la messe, le jour des Rois, a été solennellement remis, sur un plateau d'argent, au comte de Rivadeo.

Cette cérémonie se répète chaque année, depuis plus de quatre siècles et demi, depuis le temps où un ancêtre du comte de Rivadeo, se fit tuer pour son sou-

verain Jean II, dont il avait mis le costume et les insignes en vue de le soustraire à la mort dont le menaçaient les conjurés.

Jean II, par gratitude, accorda aux descendants du comte le privilège de manger à la droite du roi, le jour des Rois, et de recevoir quelque temps après, le costume que le souverain portait ce jour-là. C'est ainsi que, depuis 1431, les costumes royaux se sont accumulés d'une façon prodigieuse dans la maison des Rivadeo et y forment une collection curieuse.

On estime à 400 le nombre des lépreux en France. Ils sont dispersés en Bretagne, dans les Pyrénées, sur les côtes de la Méditerranée et à Paris, où ils sont 150. Parmi les lépreux, il y a des missionnaires et des gardes-malades, victimes des soins dévoués donnés aux malades d'autres pays, des officiers et des soldats qui ont pris le mal aux colonies. Un comité contre la lèpre, dit le *British Medical Journal*, a été formé récemment, sur l'initiative de Dom Sauton, membre de la congrégation des Bénédictins de Ligugé qui, depuis plusieurs années, s'est voué à l'étude de la lèpre, et a voyagé à cet effet dans plusieurs pays. Après s'être entendu avec le Conseil d'hygiène, il a acquis une propriété dans les Vosges, où il compte établir une asile pour les lépreux, sous le vocable de Sanatorium Saint-Martin. Les plans ont été approuvés par le gouvernement français.

Un électricien allemand fait remarquer que le public, en général, ne se rend pas suffisamment compte des dangers d'incendie résultant de la chaleur dégagée par les lampes à incandescence.

Des expériences très sérieuses ont établi qu'une petite lampe à incandescence placée dans un récipient contenant un demi-litre d'eau suffit à porter cette eau à un point voisin de l'ébullition en moins d'une heure. Une lampe de ce genre mise en contact avec du celluloid en détermine l'inflammation en cinq minutes.

Il est aussi très dangereux de laisser une lampe à incandescence à proximité d'une étoffe de coton ; au bout de quelques minutes le coton est détérioré et peut même s'enflammer. La soie résiste beaucoup mieux, mais le voisinage trop immédiat et trop prolongé des lampes à incandescence peut cependant l'abîmer.

La ville d'Opelousas, en Louisiane, est, sinon l'unique, du moins l'une des rares cités possédant une fanfare féminine.

Cette fanfare porte le titre un peu long de "Opelousas Academy Ladies Brass Band", et a été organisée il y a un an environ sous la direction d'un excellent musicien, le seul homme de la bande qui en est resté le chef. Elle se compose de dix-huit exécutantes, toutes jeunes filles appartenant à la bonne société de la ville.

Au bout d'une année de travail assidu, la fanfare est arrivée à être d'une très jolie force ; elle a donné pour ses débuts en public, un concert à Opelousas au mois d'avril dernier, et le succès de cette soirée a été tel qu'on a décidé aussitôt de donner d'autres concerts ; tous les assistants se sont plu à complimenter les exécutantes.

Les Anglais viennent de construire un canon formidable, tout ce qu'on a fait jusqu'ici de plus formidable comme canon.

Il pèse 890 kilogrammes, et le projectile qui traverse une plaque d'acier de 20 centimètres d'épais-

seur aussi facilement qu'il traverserait une plaque en beurre, pèse 6 kilogrammes.

Mais sa principale qualité est d'être automatique et de pouvoir tirer aussi vite qu'il est possible aux servants d'introduire le projectile. Le recul de la pièce est utilisé pour ouvrir la culasse, extraire les douilles, introduire la nouvelle charge et refermer la culasse. L'explosif employé est la cordite.

Ce canon servira probablement à défendre les côtes d'Angleterre, dans le cas où l'idée serait reprise d'un camp de Boulogne.

On ne sait jamais !

Il existe, paraît-il, en Italie, dans la petite ville de Perello, un certain M. Dallari de Scandiano qui est un personnage singulier. M. Dallari, âgé aujourd'hui de vingt-cinq ans, est né sans bras et muni d'une seule jambe. Son caractère est cependant aimable et son humeur souriante. Si la nature se montre parcimonieuse à son égard, il ne lui en a point gardé de rancune. M. Dallari est bien doué pour les sciences, les arts et les lettres. Son érudition, sa verve, ses talents le font rechercher de la bonne société. Excellent musicien, il joue du bombardon d'une façon surprenante, à l'aide d'un appareil spécial inventé par lui.

Diplômé de l'Université de Modène, licencié en droit, très versé dans la pratique des codes, il rend les plus précieux services au tribunal de Perello dont il est le greffier. Il s'est habitué, en effet, à écrire avec son unique pied : les personnes qui connaissent son écriture assurent même que ce pied constitue ce qu'on est convenu d'appeler une "belle main."

C'est François de Neufchâteau, qui, le premier, conçut l'idée d'exposer publiquement les produits du travail et de l'intelligence, en conviant le peuple à se rendre compte du résultat de son labeur. C'est lui qui, par une circulaire du 9 fructidor, an VI, annonça officiellement l'ouverture de la première exposition industrielle et qui, le 1er vendémiaire, en présida l'inauguration sur le Champ-de-Mars. Avocat, poète, auteur dramatique, président de la Société d'agriculture, président de l'Assemblée législative, membre du Directoire, ministre de l'intérieur, président du Sénat et, enfin, membre de l'Académie française, il a laissé son nom à des œuvres et à des réformes importantes. Il y a dix-huit mois environ, M. Paul Villain prit l'initiative de la constitution d'un comité en vue de l'érection d'un monument à François de Neufchâteau, créateur de la première exposition qui eut lieu en 1798. Tout est prêt. L'emplacement tout trouvé. Il est question d'inaugurer le monument pendant l'Exposition de 1900.

Quelles sont, sur toute la surface du globe, les rues les plus larges ? Les boulevards de Paris ont 39 verges de large, la Ringstrasse à Vienne, 63 verges, l'Unter den Linten, à Berlin, 72 verges, la rue Andraassy, à Peath, 47 verges ; les rues principales et les avenues de New-York, 28 à 49 verges ; celles de Washington, plus de 54 verges. Une des avenues les plus larges—peut-être la plus large—du monde, est l'avenue de Paris, à Versailles ; elle mesure 109 verges de large. Londres, malgré ses 4 ou 5 millions d'habitants, est restée affreusement en retard sur toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique. Le Strand ne mesure que 13 à 16 verges de largeur ; Piccadilly, 17 à 18 verges ; Charing Cross Road, 19 verges ; Northumberland avenue, 26 verges. Seul White Hall, qui conduit de Trafalgar Square au Parlement, se vante d'avoir 45 verges de large, largeur dépassée par l'avenue de l'Opéra et maintes nouvelles voies à Paris. Les rues de Montréal sont très étroites à côté de la plupart de ces artères.

Dans les théâtres au Japon, au lieu de donner un billet de sortie, comme cela se fait en Amérique, on imprime un numéro sur la main de la personne ; chaque soir, ou représentation, le numéro change de couleur.

# VIN MARIANI

LE GRAND TONIQUE STIMULANT.



“ Je puis certainement ajouter mon témoignage aux vertus du VIN MARIANI, que j'ai trouvé excellent ; je suis bien convaincu de ses qualités. ” HENRY IRVING.

“ Je dois ma santé et ma vitalité au VIN MARIANI ; quand je deviens parfois épuisé, quelques gouttes me donnent une vie nouvelle. Il est délicieux. Je proclame le VIN MARIANI le Roi des Vins Toniques. ” SARA BERNHART.

“ C'est avec beaucoup de plaisir que je reconnais avoir fait usage du VIN MARIANI durant plusieurs années. Je le considère comme un stimulant de valeur. ” MORELLE MACKENZIE, M. D.

“ La marche de l'infanterie durant les dernières manœuvres, a été la meilleure qui ait été vue sous mon commandement à Aldershot. ”

“ Plusieurs officiers ont eu recours aux propriétés toniques et reconstituantes du fameux VIN MARIANI, la méthode la plus certaine comme aussi la plus agréable de se procurer de la résistance contre la fatigue. ” SIR EVELYN WOOD.

## ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

### RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

**Brunette.**—Esprit dominateur ; volonté ferme ; vie matérielle terre à terre ; forte gourmandise, avarice ; passionné ; confusion d'idées ; sensualisme ; aucun sentiment élevé ; aucun orgueil ; aucune prétention ; vivacité extrême ; obstination ; nature dévouée ; crainte de déplaire ; douceur ; imagination trop mouvementée ; caractère changeant ; culture de l'esprit ; goûts artistiques.

**Pietro.**—Vous ne me croirez peut-être pas mais tout de même le signe existe, et pour moi c'est infailible. Vous avez un esprit rétrograde ; tout de même vous êtes un charmant garçon. Doux, dévoué, craignant toujours de déplaire ; généreux, amoureux du confortable ; un peu orgueilleux de votre position ou capacité ; très forte volonté ; vous cachez votre pensée ainsi que votre sensibilité ; sensuel ; dédain des prétentions mondaines ; vous avez l'écriture du succès ; ambition et volonté ferme ; imagination trop mouvementée ; vous manquez de réflexion et vous êtes partial ; satisfait de votre personne, et vous vous présentez hardiment.

**Indépendante.**—Minutie ; simplicité ; ténacité ; douceur ; ruse ; très grande économie ; timidité ; amour des honneurs ; orgueil de supériorité ; sensibilité ; gourmandise ; ambition ; très peu communicative ; politesse ; douceur ; obstination ; courage ; décisions vite prises ; jugement sain. Si vous n'aviez pas ôté la signature je me serais certainement prononcé sur d'autres choses.

**L'humble serviteur.**—Nature dévouée toujours prête à s'effacer pour le bien des autres ; esprit sobre ; douceur ; franchise ; volonté ; prudence ; homme pratique, connaît la valeur du temps ; crainte de déplaire ; sincérité ; jugement sain ; humeur toujours égale ; discrétion. Très peu d'écriture et pas de signature, impossible d'aller plus loin.

**Perle noire.**—Vous êtes véritablement une perle, jugez vous-même : Prudence ; réserve ; orgueil de supériorité, vous comparez votre position ou vos talents aux autres. L'esprit domine la matière ; goût de l'art ; délicatesse ; discrétion ; amour de la clarté ; jugement sain ; prétention ; esprit pondéré ; vue nette des choses ; aucune prodigalité, mais goût du confortable ; nulle ambition ; satisfaite de la position acquise ; esprit

de soumission sans bassesse ; n'aime pas à imposer sa volonté ; retenue de la pensée ; cœur aimant et sensible ; caractère stable ; logicienne et réalisatrice ; volonté faible ; ordre ; coup d'œil pénétrant ; bienveillance ; clémence et gratitude.

**Bossuet.**—Orgueil de supériorité ; goûts de vie élevée ; sensualité ; impartialité ; fermeté ; esprit sobre ; nulle exaltation ; finesse de l'esprit ; esprit pénétrant ; habileté ; critique ; franchise, goûts artistiques ; délicatesse, réserve ; ténacité douce ; petite vivacité ; réalisateur ; irréflexion ; manque de persistance finale.

**Coquette.**—Je vais dire comme vous, vous n'êtes pas trop méchante ; mais vous êtes cependant orgueilleuse et prétentieuse et vous désirez vous faire remarquer. Vous êtes très prompte et vous aimez à dominer, mais plus en idée qu'en action ; le mal réside dans la tête, le cœur est bon ; forte imagination et culture de l'esprit ; grâce et délicatesse ; goûts artistiques ; vous êtes attachée à certains préjugés et un certain esprit rétrograde ; jugement ; jugement sain ; caractère très changeant ; ordre ; défiance ; ruses ; nature convergente et personnelle ; vous êtes ambitieuse et diplomate, mais vous vous servez de la franchise pour arriver à votre but. Sensibilité contenue ; ténacité ; vous êtes douce et bienveillante.

**Jasmin.**—Certains préjugés ; quelques vestiges d'esprit rétrograde ; nature dévouée, et aimant à protéger le faible ; prétention et orgueil de supériorité soit social ou intellectuel ; grande douceur ; gourmand ; la tête surveille le cœur ; imagination trop mouvementée ; passionné ; obstination et ténacité ; confusion d'idées ; retenue de la pensée ; franchise de nature, mais ruses acquises par l'expérience, et d'après la graphologie, capable de mensonges ; grande vivacité ; n'aime nullement à imposer son idée, il y a plutôt soumission ; ordre ; minutie ; prudence ; économie ; sujet aux idées noires ; puissance de se faire aimer ; sympathique.

**Admiratrice de la science.**—Ce n'est pas à moi de vous donner une correction comme vous le demandez : je dis seulement vos défauts et qualités, mais vos défauts surtout ; et ensuite faites ce que bon vous semble. Imagination calme ; formation d'idées lente ; forte volonté ; matérialisme ou trop attachée aux jouissances terrestres ; logicienne ; réalisatrice ; vulgarité ; grande économie ; vivacité ; esprit de soumission ; douceur ; sentiment de votre valeur ; personnalité un peu trop prononcée ; essai de se corriger ; irréflexion ; vous vous raidissez contre la sensibilité de votre cœur ; jugement sain ; timidité ; franchise naïve.

**Petit Soldat.**—Orgueil de vous-même ; avarice ; simplicité ; timidité ; peu d'imagination ; formation d'idées lente ; nature calme ; manque de prudence et de confiance en vous-même ; caractère inégal ; esprit de soumission ; caractère anguleux ; volonté ferme ; gourmandise ; esprit sobre ; aptitude mathématique ; nature s'arrêtant au premier échec, nature délicate craignant de se produire ; vulgarité ; inattention, manque de précision ; négligence des détails ; culture de l'esprit ; nature facile à conduire ; communicatif.

Une simple application de  
**COMME** Du Dr. Adam  
GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix : 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies



## A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

*Jeune Marie.*—Votre écriture est très remarquable sous le rapport de la diplomatie ; esprit qui se possède, qui avance à propos ou qui recule à propos. qui sait se taire lorsque les circonstances l'exige. Nature à allure libre se souciant peu de la forme ; prétention ; esprit romanesque et aventurier ; timidité ; humeur inégale ; promptitude qui va jusqu'à l'emportement ; obstination ; esprit dominateur ; économie qui touche à l'avarice ; découragement ; défiance ; caprice ; bon cœur, mais hélas ! la tête.

*Nosce te ipsum.*—Prodigalité ; sensualité ; aime à protéger le faible ; vivacité ; ruses ; exaltation ; discrétion ; manque de confiance en vous-même, mélancolie ; nature soumise et facile à conduire ; jugement clair et précis ; vue nette des choses ; communicatif ; obstination ; nature dévouée ; ouverture d'âme ; aucune recherche ; simplicité ; douceur ; ténacité ; aucun goût artistique ; attention à votre découragement et à votre exaltation.

*Une Acadienne de la Métropole.*—Aucun goût artistique ; prétention ; remplie de vous-même ; ténacité ; caractère très changeant ; nature convergente ; vulgarité ; timidité ; gêne ; promptitude qui peut aller jusqu'à l'emportement ; vous dites votre manière de penser très brusquement ; inflexion ; manque d'ordre ; volonté ferme ; sensualité ; pas de douceur à revendre ; économie ; diplomatie ; aptitudes commerciales ; extravagance ; sensibilité contenue.

*Giselle.*—Vous êtes très timide ; nature convergente et personnelle ; sensuelle ; défiance ; jugement clair et précis ; sensibilité et douceur ; économie ; nulle ambition ; discrétion ; franchise ; logicienne ; prétention ; orgueil excentrique ; pose ; désir d'attirer l'attention par l'étranger ; probité ; ordre ; politesse ; prudence ; toujours portée à juger en mal ; facile à conduire ; cœur aimant et sensible.

*Amoureuse Liline.*—Je ne doute pas que vous soyez amoureuse, car le signe est bien marqué dans votre écriture. Goût artistique et original ; flatterie ; tristesse ; découragement ; avarice ; discrétion ; franchise ; esprit inattentif ; délicatesse ; réserve ; facile à influencer ; sensibilité ; sympathique ; communicative ; esprit sobre et calme ; nature aux aspirations modérées ; goûts simples ; absence de faste ; le cœur gouverne la tête ; logicienne et réalisatrice ; romanesque ; timidité ; nature sans énergie ; ordre et politesse ; nature facile à conduire ; cœur sensible.

*Paulus Franciscus.*—Prétention ; légèreté ; engouement ; originalité ; exaltation ; goût artistique ; déférence aux faibles ; confusion d'idées ; partialité ; manque de réflexion ; vivacité ; extravagance ; discrétion ; goûts recherchés et désordonnés ; franchise naïve ; manque de confiance en vous-même ; obstination ; caractère peu changeant ; douceur ; nature hardie, vive et pétulante ; logicien ; ordre ; ardeur de premier entrain mais qui manque souvent de persistance finale.

*Florence.*—Bonhomie, vie matérielle, terre à terre ; vivacité extrême ; esprit dominateur, mais plus dans la pensée que dans les actes ; très facile à influencer ; obstination ; aucune prétention ; avarice ; ruses ; égoïsme ; jalousie ;

(Voir page 223)

## Durant les Mois de Juillet et Aout,

les mois les plus chauds de l'année, la plupart des gens ont de la difficulté à se tenir fraîchement. En s'habillant légèrement, en absorbant des aliments peu chargeants et en s'abstenant de prendre des liqueurs alcooliques, on fait un grand pas vers le confort physique. Mais le réfrigérant qui donne le plus de satisfaction est

### Abbey's Effervescent Salt.

Une cuillerée à thé de cette délicate préparation dans un verre d'eau fraîche ordinaire diminue la température du sang, et étanche la soif d'une manière naturelle sans glacer soudainement l'estomac. Il facilite la digestion et rafraîchit le corps.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.



#### Institut d'Optique Américain

1856 rue Ste-Catherine, (Coin rue Cadieux  
2e porte à l'Est)  
**MONTREAL.**

Certificat pour l'Institut d'Optique Américain 1<sup>er</sup> 56, rue Ste-Catherine  
Coin Cadieux.

Je, soussigné, certifie avoir fait faire, à ordre, une paire de lunettes par les **Spécialistes Opticiens** de l'Institut, après examen attentif de ma vue. Que depuis plusieurs semaines d'essai mes yeux, autrefois opiniâtres et faibles au travail comme **machiniste** pour tracer, etc., me donnent à ce jour une clarté comme à l'âge de 20 ans, même pour lire et écrire, chose impossible auparavant. Quoiqu'en différent temps je consultai des **Oculistes** et payai cher pour leurs prescriptions, etc., puis surtout les **Bijoutiers-Horlogers Opticiens** qui s'imaginent être **Docteurs** avec leurs 3 ou 4 douzaines de lunettes et lorgnon, chaînes, etc. Je payais des prix exorbitants pour des montures seulement, car leurs verres à lunettes me rendaient plutôt aveugle que de me faire du bien, etc. Aussi je me fais un devoir de recommander au Public cet établissement d'Optique faisant une spécialité directe dans la fabrication de **Verres optiques** et ophtalmiques pour la guérison des yeux.

(Signé) **W. STANISLAS BERTHELET, MACHINISTE,**  
147, St-Ferdinand, St-Henri,  
MONTREAL, P. Q.

**Notice.**—Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais de **Lunettes** ou **Lorgnons** des **Peddlers** ou des **passants** à domicile, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes. Ven-z nous consulter avant de vous risquer à devenir aveugles.

Ouvert de 8 hrs a.m. à 8 hrs p.m. Dimanche 1 à 4 hrs. Essai gratuit de la vue.  
Toutes prescriptions d'**Oculistes** seront soigneusement remplies.

## FAITES VOTRE CHOIX

Sur les centaines de "Bargains" que nous offrons dans notre **Grande Vente de Liquidation**. Tous nos meubles sont réduits de 10 à 40 pour cent. Toutes nos marchandises sont des styles les plus nouveaux.

Nous gardons en magasin et assurons vos marchandises jusqu'au temps où vous en aurez besoin.

### Renaud, King & Patterson

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

### Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

## TRIBUTS MORTUAIRES

Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires...

• • • ALLEZ A • • •

### LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

No 1756 RUE STE-CATHERINE, PRES ST-DENIS.

## Les Débats

Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement : \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité, un agent pourra avec "Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21, rue St-Jacques, Montréal.

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D' "PETIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes, etc.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Postes, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

**SOIE** Nous avons acheté tous les coupons de soie des plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment complet de la plus belle soie, parons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir au delà de 300 paires de vêtements de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto.

cache sa pensée ; humeur inégale ; gourmandise ; équité ; distraction ; caractère changeant ; esprit de classification.

**Jacqueline C.**—Il est impossible de faire de la graphologie avec de l'écriture au crayon. De plus, avec cette sorte d'écriture, il me faut la signature. C'est de la véritable graphologie que je fais, je ne dis rien au hasard. Il est impossible que vous ayez un cœur aussi froid et sec que l'indique votre écriture. Veuillez écrire de nouveau, votre envoi d'argent suffira.

**Gogh.**—Partialité ; manque de réflexion ; imagination mal contenue ; exaltation ; contentement de soi ; confusion d'idées ; entêtement ; très peu de douceur ; sensualité ; retenue de la pensée ; orgueil de comparaison ; irritabilité qui se contient peu ; taquinerie ; mécontent de tout ; un peu de ruse ; ordre ; sensibilité ; vivacité ; nature serviable.

**Rosette.**—On dirait ma chère Rosette que vous voulez embrouiller les cartes en faisant paraître que le commencement de la lettre n'est pas de vous, cela ne m'empêchera pas de vous dire que vous avez l'amour des honneurs, et le goût de la vie élevée très prononcé. Vous exagérez en vous-même vos sentiments de capacité ; aucun goût artistique ; très forte économie ; ténacité ; opiniâtreté ; sensualité ; matérialisme ; caractère inégal ; ruse ; tristesse ; imagination trop mouvementée qui nuit à la clarté de l'esprit ; logicienne ; nature qui aime peu à se sacrifier pour autrui ; toujours portée à juger en bien ; aucune défiance ; distraction ; vulgarité.

**Amitié.**—Nature sensuelle et personnelle ; caractère peu changeant ; beaucoup d'ordre ; indécision ; très peu communicative ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; toujours portée à voir le mauvais côté des choses ; ténacité ; orgueil excentrique ; agressive ; pose ; désir d'attirer l'attention par des actes étranges ; timidité ; obstination douce ; volonté forte ; jugement sain.

**Louise Marie.**—Votre écriture est remarquable en ce qu'elle indique votre grande lucidité d'esprit, et votre tendance à la mélancolie ; orgueil de comparaison ; recherche des honneurs ; juste milieu entre idéaliste et logicien, c'est-à-dire capable de penser et de réaliser ; très peu de retenue de la pensée, prudence et vivacité ; cœur aimant et sensible ; gourmandise ; franchise ; aime le confortable ; dédain de la flatterie et de la bassesse ; opiniâtreté ; la tête gouverne le cœur ; clémence et gratitude.

**Antoinette L.**—Écriture de couvent très difficile à déchiffrer. Manque de persistance finale ; méthode et calme d'abord, mais finissant toujours par se perdre dans son impatience ; timidité ; orgueil de vous-même ; confusion d'idées et exaltation ; égoïsme ; communicative ; franchise ; très peu de douceur ; facile à influencer ; sensuelle ; sensibilité ; économie ; coquetteries de jeune fille.

(A suivre)

EN VINGT ANS RENTIER

Au-delà de 4,000 membres sont déjà inscrits dans la nouvelle société, la CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE, pour retirer après vingt ans une rente annuelle et viagère de plusieurs centaines de dollars. Le succès a dépassé les prévisions des propagateurs de cette belle œuvre philanthropique, et il est à désirer que les personnes qui désirent s'inscrire le fassent immédiatement, en s'adressant à ARTHUR GAGNON, sec. trésorier, Monument National, Montréal, ou aux agents autorisés.

AUX CONSOMMATEURS DE VIN DE TABLE

Nous avons réussi à faire un vin de table qui se compare aux bons Bordeaux importés. Toute la différence est dans le prix ; notre Bordeaux ne se vend que \$1.80 la caisse. Essayez-le, et si vous n'êtes pas satisfaits, on vous remettra l'argent.

A. Toussaint & Cie, Québec.

UNIVERSALITÉ

L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du *Baume Rhumal*.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui ont ou pourront avoir besoin d'appareils photographiques, ou tout ce qui se rattache à la photographie, de vouloir bien consulter les annonces des maisons s'occupant spécialement de la vente de ces articles et qui annoncent dans notre journal. Elles sont recommandables sous tous rapports et nous pouvons vous assurer qu'elles vous donneront satisfaction.

Si vous voulez réussir en peu de temps à faire de bonnes photographies, servez-vous des plaques Lumière extra rapides, car elles sont fabriquées avec le plus grand soin et avec des produits chimiquement purs.

Les essayer, c'est les adopter. Dépôt général des produits A. Lumière & ses Fils, 1835, rue Notre-Dame, Montréal.

F. CORDON, agent-général.

SURPRENANT

Le *Baume Rhumal* fait disparaître les aigreurs de poitrine.

—Un câblegramme envoyé de Paris au ministère de l'Agriculture à Ottawa, annonce que le Canada a obtenu cinq premiers prix et quatre deuxième prix pour ses fruits. La liste des exposants heureux n'est pas donnée.

—Un fermier des environs de Rocky Springs, Pennsylvanie, peut se vanter d'avoir les enfants les plus lourds de la terre. Sa plus jeune fille, âgée seulement de 15 ans, pèse 372 livres ; l'aînée, âgée de 17 ans, n'en pèse que 250.

Avant. Après Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

TOUS LES REGARDS SE TOURNENT VERS

VIAUVILLE POURQUOI ?

La réponse ne se fait pas attendre, quand une seule fois, on est allé visiter

VIAUVILLE

Le souvenir de ce charmant site est gravé à jamais dans la mémoire. Il est aisé de concevoir l'augmentation que subissent ces lots de semaine en semaine . . . . .

NE TARDEZ PAS

Car il sera trop tard et vous le regretterez. L'achat d'un lot a VIAUVILLE est le moyen le plus assuré pour placer vos ÉPARGNES . . . . .

Le prix des lots varie de 12c à 18c le pied, 5 p. c. comptant, balance en 8 années à 4 p. c. d'intérêt.

EDOUARD GOHIER

Gérant pour la vente des TERRAINS de la Succession VIAU

BUREAU CENTRAL : Bâtisse New-York Life.

Tel. Bell Main 1408.

**GRATIS.**



Nous donnons cette magnifique carabine à air aux personnes qui vendront à 10 cents chacune, seulement 24 douzaines de Jolis boutons ornés de photographies, entre autres celle de sa Sainteté le pape Léon XIII, et celle de Sir Wilfred Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographies prises au Camera et sont des plus artistiques. La carabine est des mieux faite et du plus nouveau modèle et est éprouvée avec soin. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gibier et les exercices à la cible. Écrivez et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous, vous expédierons la carabine, tous frais payés. Art Supply Co., Boîte 1234 Toronto.



**Corticelli SKIRT PROTECTOR**  
Will last 33 long as the  
No raw edges

Il n'y a pas de gomme ni caoutchouc ni quoi que ce soit dans la bordure de jupe Corticelli qui détériorera vos chaussures.

Elle est faite de laine spécialement obtenue, spécialement filée et spécialement tissée.

Elle est meilleure que n'importe quelle autre bordure de jupe parce qu'elle est faite de laine différente et meilleure — elle possède un tissu poreux et élastique qui sèche promptement quand elle est mouillée et qui se débarrasse facilement de la poussière.

Cousue sur le plat — non revêtue — un ou deux rangs de couture — dans toutes les nuances d'étoffes à robes.

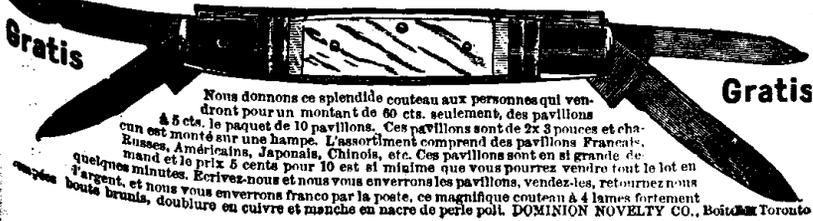
En vente partout, 4 cents la verge.

Portant cette étiquette

**Corticelli**

(2)

**Gratis**



**Gratis**

Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui vendront pour un montant de 80 cts. seulement, des pavillons à 5 cts. le paquet de 10 pavillons. Ces pavillons sont de 2x3 pouces et chacun est monté sur une hampe. L'assortiment comprend des pavillons Français, Russes, Américains, Japonais, Chinois, etc. Ces pavillons sont en si grande quantité que vous pouvez vendre tout le lot en quelques minutes. Écrivez-nous et nous vous enverrons les pavillons, vendez-les, retournez-nous l'argent, et nous vous enverrons franco par la poste, ce magnifique couteau à 4 lames fortement trempées, double en cuivre et manche en nacre de perle poli. DOMINION NOVELTY CO., Boîte 1234 Toronto.

**ANECDOTES ET BONS MOTS**

Petite scène de famille.  
Le père d'un ton sévère.—Gaston, n'as-tu pas fini de tirer la queue du chat ?  
Gaston.—Papa, je tiens seulement la queue et c'est le chat qui tire.

Dialogues d'actualité.  
—Les dépêches qui nous viennent du Céleste-Empire sont d'une contradiction ! Les unes disent blanc, les autres disent noir, c'est à n'y rien comprendre.  
—Oui, c'est la bouteille à l'encre... de Chine !

Conversation sur les boulevards extérieurs.  
—Tiens, Polyte, il n'y a pas comme l'honnêteté.  
—Tu crois ?  
—Parfaitement. Tu sais le chien à collier que j'avais chipé, hier. J'ai voulu le vendre, on m'en offrait quarante sous. Je l'ai emporté à son adresse, la maîtresse m'a donné 5 francs.

**INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER**

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

**TROIS QUALITÉS**

Entre tous les remèdes pour les affections de la gorge et des poumons, le **Baume Rhumal** est le plus simple, le plus efficace, le plus économique.

**GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR**

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous en mettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

**Cook's Cotton Root Compound**

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. 84r, effectif. Médecans, demandez à votre Pharmacien le **Cook's Cotton Root Compound**. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Company, Windsor, Ont.**  
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. R. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

**„HOTEL BELLEVUE..**

**VARENNES**

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôtel Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

**DAME VE TÉTRAULT**  
PROPRIÉTAIRE.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3301

**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE & ÉVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

**L. A. BERNARD,**

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

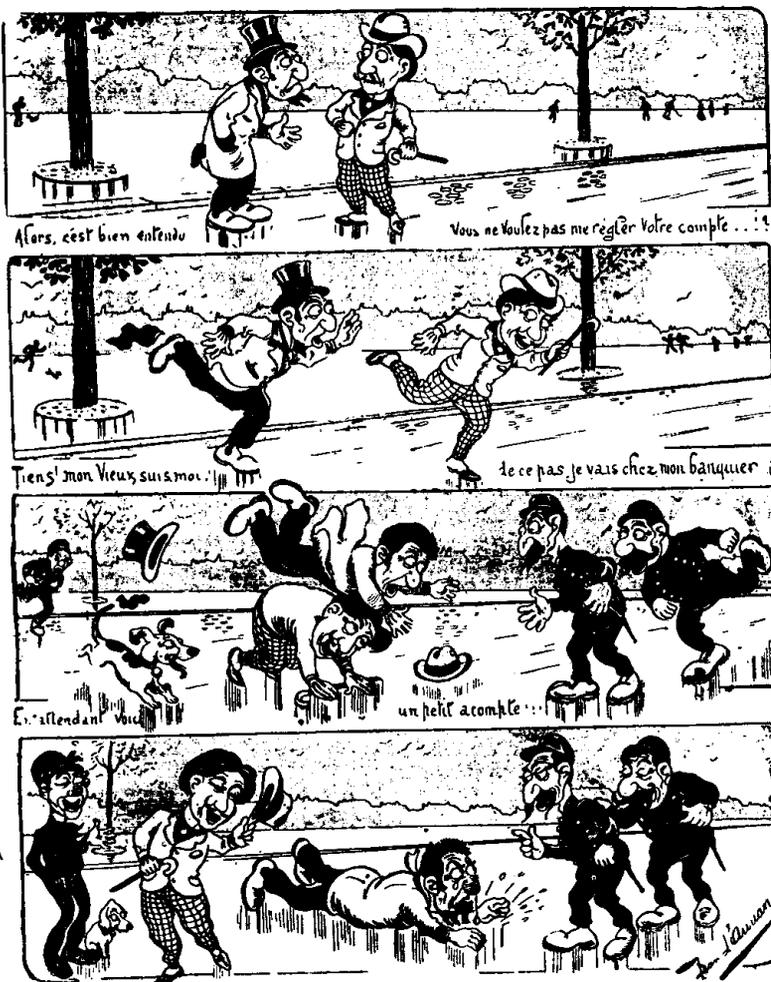
Pour le Traitement et la Guérison de  
**L'OBÉSITÉ**



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :  
**PHARMACIE LACHANCE**  
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.  
PRIX, \$1 25 LA BOITE  
(Expédié franco par la malle sur réception du montant)

4709

**UN PETIT ACOMPTE**



**FUMEZ LE FAMEUX CIGARE**

...La...

**Champagne**

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



L. N. BETOURNAY. A. CIRIOX  
J. E. LALONDE.  
**Royal Silver Plate Co.**  
Plaquéurs en Or et en Argent.  
VIEILLES ARGENTERIES de table et d'ornementation.  
ARTICLES DE FANTAISIE ORNEMENTS D'EGLISES.  
Réparés et Argentés  
Prix Modérés. Satisfaction Garantie.  
Dorure une Spécialité.  
40 Cote St-Lambert, - Montréal.  
Tel. Bell : Main 1387

**GRATIS**  
Nous donnons ce joli Canif à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre **Poudre à Limer** à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limer franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement.  
Adressez :  
**GEM NOVELTY CO.**  
TORONTO, ONT.

**HOTEL RICHELIEU**  
Nouveau propriétaire  
**L. A. COTÉ**  
Ex-Gérant de l'HOTEL RIENDEAU  
L'Hôtel a été restauré. Il y aura une circulation sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

**GRATIS**  
Ce splendide buste en bronze sera offert aux personnes qui nous enverront dix douzaines de magnifiques photographies d'albums, ornés de véritables photographies de sa Sainteté Léon XIII le grand souverain qui existe, et le Ministre du Canada, Laurier, nous, et nous vous enverrons les bustes par la poste; vendez-les, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons le buste franco par la poste.  
SULLY CO., Boite 121  
Toronto, Ont.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants : Le supplément du Petit Journal, 3 cents; La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Journal du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Par mi les publications artistiques viennent de paraître : La Grande Femme de 7, Les Femmes Galantes, No. 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Salon 1900, 20 ans le No. 2, se vendent séparément. L'Exposition de Paris 1900, plus intéressant que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

**ATTQUES DE NERFS**  
ARRÊTÉS GRATUITEMENT  
Cure permanente par le Dr. R. H. KLINE. Arrêtez les crises de nerfs, les attaques après le premier jour d'usage. CONSULTATIONS personnelles ou par poste. Traités et une bouteille d'essai de 50 cts sur livraison. La guérison n'est pas temporaire ELLE EST RADICALE dans tous les cas de Désordres Nerveux, Epilepsie, Spasmes, Tremblements de saint Guy, Débilité, Faiblesse.  
Dr. R. H. KLINE, Ld.  
981 Arch Street, Philadelphia. Fondé en 1871

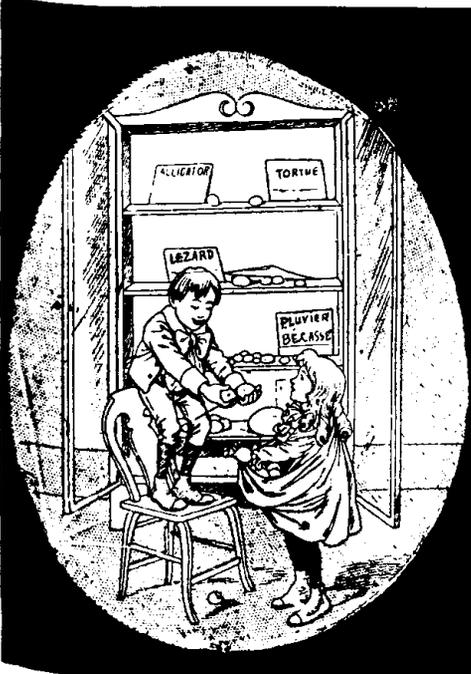
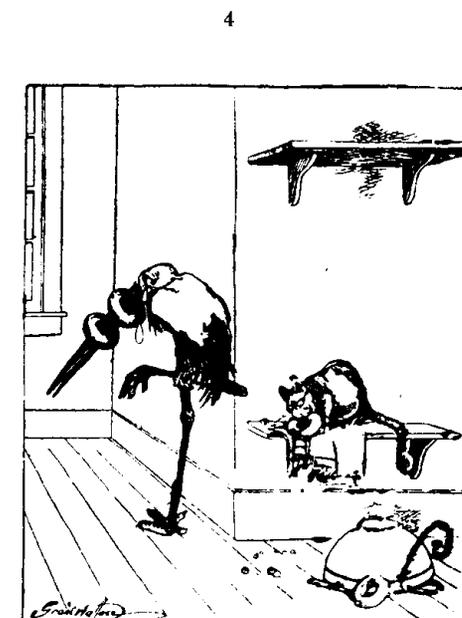
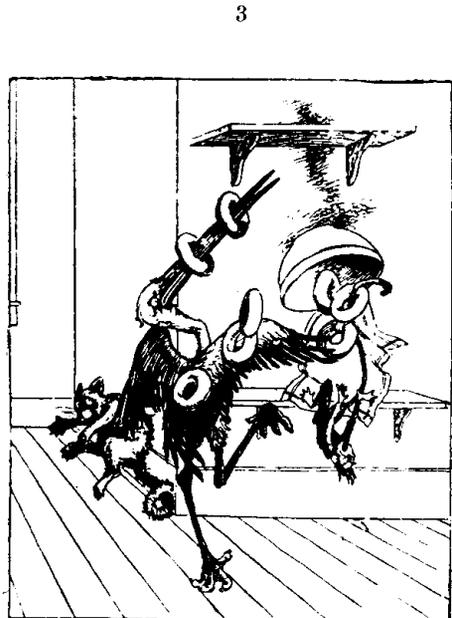
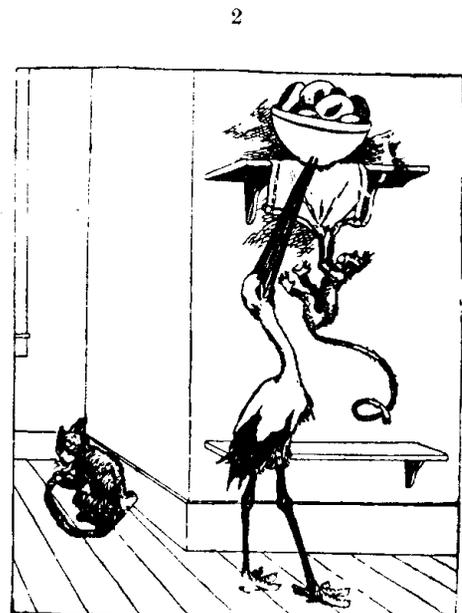
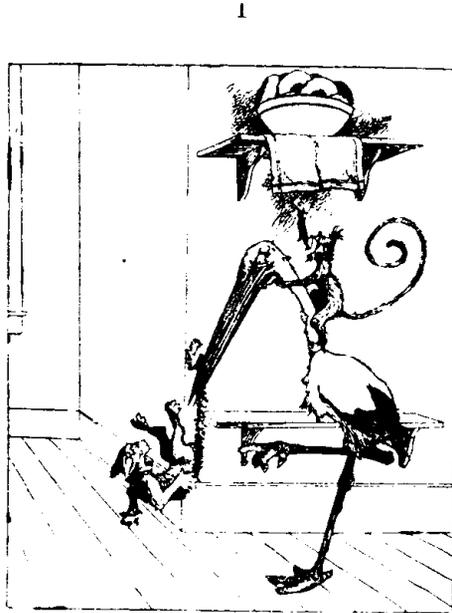
**LE TOUR DU MONDE**  
Très belle publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout en dit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres" des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 25 francs; six mois, 16 francs; le numéro 57 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

UNE COUVEE EXTRAORDINAIRE

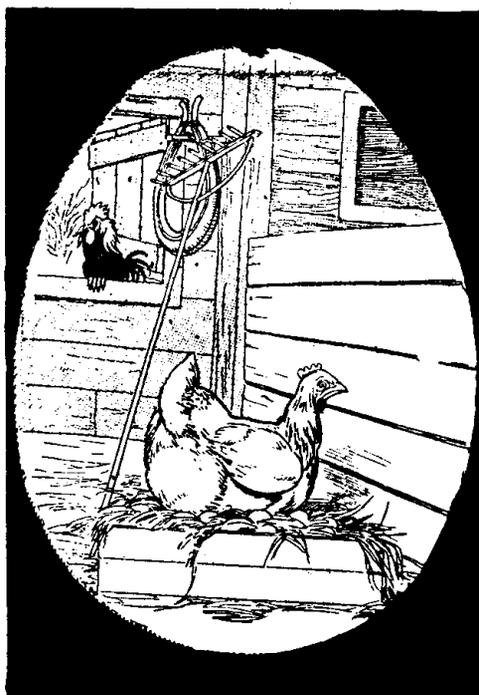
COMMENT LE CHAT PROFITA SEUL DE L'EXPLOIT DE DEUX VOLEURS



La collection de l'amateur.



Intelligents comme ils le sont, les enfants ont vite trouvé un meilleur emploi pour tant d'œufs qui menacent de rester improductifs.



Ils s'empresent de mettre leur projet en exécution. Pour la première fois de leur vie, ils manient des œufs sans les casser.

La poule couve le tout avec une sollicitude aveugle et maternelle.

Résultat final, qui prouve que les œufs étaient bons.

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

La femme était très-pâle par suite de sa frayeur de l'après-midi. Elle s'était blessée à la tête en tombant sous les pieds du cheval, et son front était entouré d'un chiffon de toile taché de sang. Ce chiffon et sa pâleur donnaient à sa physionomie une terrible expression. Elle jeta autour d'elle un regard étonné en entrant dans la chambre, puis elle se tourna tout à coup avec fureur vers Philippe Jocelyn.

— Vous avez donc habité ici pendant que je menais dans les rues de Londres ? dit-elle avec un ricardement ; je vous fais mes compliments sur votre belle demeure, Jocelyn, et sur la bonté de cœur dont vous avez fait preuve en abandonnant une pauvre femme.

— Vos amis vous auraient donné asile, Agathe. Vous auriez pu aller à eux.

— Quoi ! aller leur dire que mon mari m'avait abandonnée, s'écria la femme ; non, Jocelyn, j'ai trop de fierté pour cela.

La femme de Philippe Jocelyn n'était pas en parfait état de sobriété. La boisson l'avait rendue à moitié folle au moment où elle s'était précipitée du seuil de l'auberge pour se jeter sur le chemin de son mari, mais sa chute avait un peu calmé son ivresse. Elle était extraordinairement calme et une lueur de colère brillait dans ses yeux noirs.

Humphrey Melvoud, debout sur le seuil de la porte, examinait la femme de son frère de lait d'un air inquiet. Il commençait à croire que ce ne serait pas chose facile que d'amener cette femme pâle et à figure décidée à bord d'un navire en partance pour l'Australie, à moins qu'elle ne consentit d'elle-même à un pareil arrangement.

— Et cela n'aura jamais lieu, se dit Humphrey Melvoud en lui-même ; c'est une de ces femmes qui tiennent ferme jusqu'à la mort dès qu'elles ont pris leur parti. Maître Philippe sera obligé de renoncer à sa nouvelle femme, car il ne pourra se débarrasser de celle-ci assez à temps.

Quant au bien ou au mal de l'affaire, le garde-chasse ne se donnait pas la peine d'y songer. C'était une espèce de campagnard, et il avait tous les instincts naturels d'un sauvage. Être fidèle à ceux qu'il aimait et se venger de ceux qu'il haïssait, tel était le résumé de sa croyance morale. Il ne savait ni lire ni écrire, et n'avait pas mis les pieds dans une église depuis son bas âge, à l'époque où il était conduit par un maître d'école du village, qui tapait de sa canne sur les têtes de ses élèves pendant le service, pour empêcher leurs jeunes esprits de s'égarer dans d'autres pensées que les pensées religieuses.

— Entrez pour quelques instants dans la chambre à côté, Humphrey, dit tout à coup Jocelyn, j'ai à parler à ma femme en tête-à-tête.

### XXIX.—LE BRUIT DE LA CASCADE

Le garde-chasse ferma la porte entre les deux chambres, laissant Philippe et Agathe Jocelyn seuls dans la petite bibliothèque.

Humphrey s'assit auprès de la cheminée. Il n'y avait d'autre lumière dans l'appartement que les reflets rouges du feu à demi éteint. La table était encore chargée des débris du dessert. Il attira vers lui un des carafons de vin et remplit son verre. Le code de l'honneur ou du savoir-vivre lui était inconnu, et il écouta les voix dans la chambre voisine en se demandant si son frère de lait parviendrait à dominer la femme à figure pâle et à l'air entêté qui le réclamait comme son mari.

Tout d'abord les voix furent très-basses. Puis elles

cessèrent complètement et le garde-chasse n'entendit que les sanglots étouffés de la femme et le pas de Philippe Jocelyn qui arpentait la bibliothèque.

Mais peu à peu les voix devinrent plus fortes. Humphrey entendit son frère de lait qui parlait d'un ton colére et accusateur ; la voix de la femme lui répondait en criant presque, puis le silence régna encore tout à coup.

Ce fut une longue entrevue. Humphrey Melvoud, qui regardait de temps en temps la pendule, tint compte des minutes. Ce n'était pas très gai d'être assis à côté d'un feu consumé, attendant et inoccupé, tandis que ces deux créatures furieuses s'accablaient de reproches dans la chambre voisine. Le garde-chasse trouva le temps long, et la seule distraction qu'il eut à sa portée, ce fut de recourir de temps en temps aux carafons ou à la bouteille de bordeaux qui étaient sur la table devant lui. Il but considérablement en luttant contre l'ennui, et, après que l'entrevue entre le mari et la femme eut duré un peu plus d'une heure, Humphrey Melvoud s'assoupit les bras appuyés sur la table et tenant d'une main son verre à demi plein.

Il fut éveillé tout à coup par le bruit de la porte qui s'ouvrit, et par l'entrée précipitée de Philippe Jocelyn apportant la lampe avec lui. Le jeune homme ferma la porte derrière lui, plaça la lampe sur la table, puis il s'approcha de la cheminée, appuya ses coudes sur le rebord de marbre et se couvrit la figure de ses mains.

— Je ne puis supporter cela, dit-il ; c'est trop cruel, c'est un fardeau trop lourd. Je me ferai sauter la cervelle. Je ferai quelque chose pour mettre fin à tout ceci.

Humphrey Melvoud se leva et s'approcha de son frère de lait.

— Elle ne veut pas partir, maître Philippe ? demanda-t-il.

— Non, elle ne veut pas. Elle ne veut consentir à rien. Elle se propose de s'accrocher à moi éternellement. Elle me forcera à manquer à tous les serments que j'ai faits à Laure Dunbar. Oh ! Humphrey, si vous saviez comme nous nous aimons, Laure et moi ! Je ne suis ni un imbécile, ni un fat, mais je sais que le cœur de la pauvre enfant se brisera si jamais elle apprend la vérité. Nous nous aimons si tendrement, nous nous aimons..."

Philippe Jocelyn s'arrêta court et s'abandonna à l'explosion d'une vive douleur. Humphrey Melvoud, à moitié abruti par le vin qu'il avait bu, dévisagea son frère de lait d'un air embarrassé.

— Allons, maître Philippe, dit-il, allons, du courage ; ne vous désolés pas, par pitié. Vous me rendrez fou si vous continuez. Cela me fait de la peine de vous entendre gémir, maître Philippe : cela me fait de la peine. Je sens... je sens que je serais presque capable de..."

Le garde-chasse n'acheva pas sa phrase. Il serrait les dents et levait sa main fermée comme s'il avait voulu frapper quelque ennemi invisible ; mais son bras retomba lentement et il poussa un long soupir. Les fumées du vin obscurcissaient en ce moment son cerveau et toute la férocité à l'état latent de sa nature à demi sauvage avait été éveillée par la boisson et la vue du chagrin de son maître.

— Je ne puis vous voir souffrir, maître Philippe, dit-il ; je ne puis vous voir souffrir. Je vous avertis que je commettrai quelque acte de désespoir si vous continuez ainsi. Cela me rend fou, maître Philippe, cela me rend fou.

— Il m'est impossible de me dominer, Humphrey, répondit Philippe Jocelyn en se laissant tomber dans

un fauteuil à quelques pas du feu ; il m'est impossible de me dominer. Je sais que je dois vous paraître faible et lâche, mais mon émotion est plus forte que moi. Ils m'ont fait voir Laure Dunbar dans sa toilette de mariée, hier soir, Humphrey. Je me représente maintenant sa figure rougissante telle qu'elle était devant moi à moitié cachée par son voile de dentelle. Ma belle et innocente bien-aimée, faut-il que vous soyez sacrifiée parce que j'ai été un misérable ? Je l'aime si tendrement, Humphrey ; mon amour pour elle est si vrai, si pur, que je ne crois pas que jamais femme ait été aimée ainsi, et il faut que j'y renonce et que je brise le plus noble cœur de femme, parce que cette créature qui est là exploite l'erreur de ma jeunesse... la seule folie de ma triste existence."

Il contempla les cendres du foyer presque éteint. Humphrey épia la sombre figure du jeune homme, et dans ses yeux noirs se refléta une lueur étrange.

— Mais ne se décidera-t-elle pas à partir, maître Philippe ? dit le garde-chasse au bout d'un moment ; cette femme qui est là ne s'en va-t-elle pas ? ne resterez-vous pas seul ? Vous êtes riche et vous pouvez lui donner beaucoup d'argent. La feriez-vous taire par ce moyen ?

— Non, Humphrey, rien ne peut la satisfaire... rien, excepté ma perte. C'est ça ce qu'elle veut et pas autre chose. Je l'ai engagée à aller en Australie, en Amérique... n'importe où. Je lui ai menti, car j'ai ajouté que je l'y rejoindrais plus tard ; mais la diable m'a ri au nez, d'un rire horrible : le rire de l'ivresse. Elle s'attachera à moi, dit-elle. Jusqu'en ce moment, j'avais cru que c'était elle qui m'avait volé mon fils dans la soirée des courses, mais elle m'a déclaré qu'elle n'était jamais venue dans ce pays avant aujourd'hui, et qu'elle n'avait plus revu l'enfant depuis mon départ de Londres avec lui. Elle a eu l'air de parler franchement et la disparition de Georges est toujours un mystère. Elle a parcouru à pied l'Angleterre me cherchant dans toutes les villes. Elle n'est arrivée à Shorncliffe que cette après-midi et par hasard. Il y avait un quart d'heure qu'elle y était quand elle m'a vu sur la place du marché. Elle ne sait rien. Je lui ai dit que cette maison appartenait à un lord et que je faisais partie du personnel des gens de la maison. Si elle connaissait la vérité, il n'y aurait pas moyen de l'éloigner d'ici. Dans sa situation, je ne sais pas quel parti prendre. Ah ! Humphrey, en voyant approcher le jour de mon mariage sans recevoir de nouvelles de cette femme, je la croyais morte. Oui, je croyais cela ; car sinon, j'en prends le ciel à témoin, je ne serais pas allé si loin. J'aurais fini par renoncer à mes espérances et j'aurais avoué la vérité à Laure Dunbar ; mais maintenant... Oh ! que dois-je faire, Humphrey ? que dois-je faire ?

Le garde-chasse ne répondit pas sur-le-champ. Il avait fixé ses yeux sur la lueur rouge du foyer tout le temps que son frère de lait avait parlé, et il avait paru beaucoup plus absorbé par ses propres pensées qu'attentif aux paroles passionnées de Philippe Jocelyn. En ce moment il releva la tête et regarda le comte bien en face.

— Êtes-vous décidé à tenir parole à miss Dunbar, maître Philippe ? demanda-t-il.

— Si je suis décidé à lui tenir parole, s'écria Philippe Jocelyn, mais je vous dis, Humphrey, que je l'aime plus que ma vie. Elle est le monde entier pour moi... ma belle reine entre toutes les femmes... ma royale Laure.

— Et si cette femme qui est là était écartée de votre chemin, vous courriez le risque du reste ?

— Il n'y aurait rien à risquer si elle était écartée. Je risquerais tout excepté la chance d'être suivi par elle à l'église et de l'entendre dire tout haut que nous sommes mariés. Je risquerais tout excepté cela.

— Bien sûr, maître ?

— Bien sûr.

— Et vous croyez qu'il est inutile de l'engager à émigrer quelque part ?

— Inutile ! j'ai tout essayé pour l'amener à cette décision. J'ai essayé de tous les arguments, je lui ai offert de l'argent et elle s'est contentée de me rire au nez.

—Elle est calme maintenant ?... murmura Humphrey, montrant la porte de la bibliothèque.

—Oui, sa violence l'a épuisée, mais son calme ne durera pas longtemps. Elle va paraître tout à l'heure et recommencer, je suppose. Que dois-je faire, Humphrey ? Il nous faut tracer quelque plan... inventer quelque chose... ou sinon...

—Ou sinon, quoi, maître Philippe ?

—Sinon j'irai demain matin chez Laure lui avouer toute la vérité.

—Ce serait une rude tâche pour vous, n'est-ce pas, maître ?

—Une rude tâche ! s'écria Philippe Jocelyn, ce serait la mort pour moi. Je vous dis, Humphrey, qu'à moins que je ne tienne parole à Laure Dunbar demain à midi, je me tuerais avant minuit.

Humphrey Melvoud se leva et se promena dans la chambre les mains dans ses poches et la tête baissée.

Le garde-chasse était un beau spécimen du type à demi sauvage, sa constitution était vigoureuse, sa figure brûlée par le soleil et il avait des mains larges et brunies. Il y avait du sang de bohémien dans ses veines. Ses yeux étaient étincelants comme ceux des gypsies, ses cheveux d'un noir de corbeau, ses dents blanches et brillantes. Son naturel le poussait à l'action et au mouvement. Comme les bohémiens il était rusé et grand amateur des beaux vêtements et des couleurs voyantes. Ce soir il portait une jaquette de chasse en velours avec de grands boutons en nacre, et il avait autour de son cou de taureau un cache-nez en laine aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Il se promena de long en large pendant deux ou trois minutes comme s'il ruminait quelque chose dans son esprit. Puis il s'arrêta tout à coup auprès de la fenêtre.

La cascade au-dessous de la falaise continuait à mugir au milieu du silence de la nuit.

—C'est inutile, maître Philippe, dit le garde-chasse, je suis un pauvre diable ignorant, je ne trouve rien pour vous venir en aide, excepté...

Il baissa la voix et n'essaya pas d'achever la phrase.

Le bruit des eaux bouillonnant sous la falaise semblait distraire son attention, car ses yeux noirs revenaient sans cesse à la fenêtre comme si leur regard avait suivi malgré lui la direction du bruit qu'il entendait.

—Pensez-vous pouvoir l'éloigner tranquillement pour ce soir, maître ?

—Ce ne sera qu'en allant avec elle.

—Mais vous ne pouvez aller avec elle. Vous lui avez dit que vous étiez attaché à cette maison et que le lord à qui elle appartient était pour vous une espèce de maître, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est cela que je lui ai dit.

—Eh bien ! alors il vous est facile de lui déclarer que vous ne pouvez sortir d'ici sans la permission de votre maître. Dites-lui que si elle veut retourner avec moi à Shorncliffe, tranquillement, vous la rejoindrez à la Tête du Roi demain matin de bonne heure et que vous partirez ensuite pour Londres avec elle. Vous pouvez bien lui dire cela, hein ?

—Oui, je crois pouvoir la décider par ce moyen à me quitter ce soir, mais...

—Mais quoi, maître ?...

—Mais demain, qu'arrivera-t-il ? Faut-il que je tienne ma promesse, ou que je dise à Laure Dunbar...

—Ne vous inquiétez pas du lendemain, maître. Il y a loin d'ici au moment de votre mariage. Dans l'intervalle il peut se passer quelque chose... qui... écarte... cette femme... de votre chemin.

Le garde-chasse parlait à voix basse et ses yeux ne quittaient pas le parquet.

Philippe Jocelyn bondit sur sa chaise et regarda Humphrey Melvoud avec une étrange expression dans la physionomie ; une expression où une horreur folle et soudaine se mêlait à une joie également folle et soudaine.

—Que voulez-vous faire ? s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, vous n'avez pas l'intention... vous n'avez pas l'intention de... ?

Il s'arrêta et demeura immobile, conservant toujours son air étrange.

Le garde-chasse ne releva pas la tête. Il montra la porte fermée sans accompagner son geste du regard.

—A-t-elle des papiers sur elle... son extrait de mariage ?...

—Non, elle m'a dit qu'elle l'avait perdu.

—Perdu !

—Oui, mais cela ne me servira à rien. Elle sait le nom de l'église où elle a été mariée. Le registre de la paroisse révélera tout.

—Ah ! j'oubliais cela, mais elle n'a pas l'extrait sur elle ?

—Non.

—Ni de lettres ou d'autres papiers de ce genre ?

—Non. Elle a parcouru le pays en tous sens. Il n'est pas probable qu'elle ait des lettres sur elle. Personne n'a dû songer à lui écrire depuis longtemps, la pauvre misérable !

Il y eut un autre moment de silence. Et la cascade au-dessous de la falaise continuait à gronder avec un bruit sinistre au milieu du calme de cette nuit d'hiver.

Les deux hommes étaient en face l'un de l'autre devant la vaste cheminée, le garde-chasse les yeux toujours baissés et Philippe Jocelyn observant la figure de son frère de lait. Les aiguilles de la petite pendule marquaient une heure moins dix minutes.

—Allez voir si elle veut venir avec moi tranquillement, maître Philippe, dit Humphrey Melvoud en ce moment.

—Mais qu'allez-vous en faire ? demanda Philippe Jocelyn avec hésitation, comment vous arrangerez-vous pour que le mariage de demain ne soit pas interrompu par un éclat ? Comment parviendrez-vous à l'éloigner de cette partie du comté sans qu'elle découvre qui je suis ?

—Ne vous occupez pas de cela, maître Phil, vous n'avez demandé de vous venir en aide et je suis prêt. Quand je vous disais que je verserais pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang s'il le fallait, je ne lâchais pas une phrase en l'air comme vous l'avez cru peut-être. Je vous tiendrai parole, maître, je vous tiendrai parole ! s'écria le garde-chasse les yeux animés. Vous dites que vous vous brûlerez la cervelle si vous vous voyez forcé de manquer de parole à la belle jeune fille aux cheveux blonds de Maudeley-Abbey. Vous ne lui manquez pas de parole. Décidez cette femme à venir avec moi, voilà tout ce que je veux. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas moyen de l'envoyer en Australie ou en Amérique ?

—Tout à fait sûr.

—Vous avez tout essayé ?

—Oui, tout.

—Bien, dites-lui de venir avec moi...

Lord Haughton ne répondit pas. Il réfléchit un moment, puis il se dirigea vers la bibliothèque.

Humphrey Melvoud s'approcha de la fenêtre en œil-de-bœuf et l'ouvrit. Il avança la tête dans l'ouverture et regarda la pelouse.

La lune qui se levait tard commençait à paraître en ce moment, et quelques rayons argentés brillaient faiblement dans le ciel d'hiver.

Humphrey Melvoud put apercevoir les noires silhouettes des arbres du parc de l'autre côté de la rivière se profilant sur le ciel noir et les eaux de la cascade que la lune faisait miroiter çà et là. L'air était piquant et les gémissements du vent qui soufflait sur la rivière avait quelque ressemblance avec les sons plaintifs d'une voix humaine.

Philippe Jocelyn trouva sa femme endormie à l'endroit où il l'avait laissée assise.

Son chapeau avait glissé de sa tête, et elle appuyait sa joue contre le bras rembourré du fauteuil. Ses cheveux en désordre flottaient autour d'elle et cachaient son front.

Si quelque chose eût pu inspirer à lord Haughton de la pitié pour cette femme, la vue de cette figure pâle, amaigrie, qui reposait sur le fauteuil recouvert en velours, l'eût certainement attendri. Elle avait été jolie autrefois, cette figure, et il avait aimé sa jeunesse et sa fraîche beauté à sa manière à lui. Mais il ne ressentait maintenant aucune pitié pour cette femme ; il ne voyait en elle que l'obstacle qui le séparait de la fiancée qu'il aimait. Toute tendresse compatissante était éteinte au fond de son cœur pour cette malheu-

reuse femme qui avait été la sienne, et il n'était pas plus disposé à la plaindre que si elle eût été un mur de pierre derrière lequel se trouvait Laure Dunbar.

Tout sentiment généreux était mort en lui. Il éprouvait seulement une vague crainte... une horrible appréhension. Il lui semblait qu'il se tenait debout sur le bord d'un gouffre béant dont il ne pouvait sonder la profondeur.

—Agathe ! dit-il.

La femme tressaillit et le regarda avec des yeux moitié endormis, moitié éveillés.

—Savez-vous qu'il est très-tard ? Vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Il est une heure passée.

Agathe Jocelyn se frotta les yeux avec ses mains amaigries et cligna des yeux à son mari pendant quelques moments avant d'avoir l'air de le comprendre.

—Il faut vous retirer, Agathe. L'auberge de Shorncliffe va se fermer pour la nuit. Si vous restez ici un moment de plus, vous arriverez trop tard, et on ne vous ouvrira pas.

—Viendrez-vous avec moi ?

—Oui... c'est-à-dire que j'irai vous rejoindre demain matin de bonne heure. Je ne puis partir d'ici sans prendre congé du maître de la maison.

—Jocelyn, vous cherchez à me tromper, s'écria la femme en se levant et en saisissant son mari par le poignet, vous cherchez à me tromper, je le vois à votre figure, vous êtes pâle comme la mort.

—Je suis harassé de fatigue, répondit Philippe Jocelyn, vous pouvez me croire ou non, comme il vous plaira, mais je vous répète qu'il faut que vous vous éloigniez de cette maison.

Il y avait dans le son de sa voix une fermeté qui ressemblait à la vérité. La misérable femme ne tenait plus sur ses jambes. Sa course errante dans la campagne avait affaibli sa constitution déjà délabrée par l'intempérance. Elle n'avait plus aucune vigueur et elle se soumit à la volonté de son mari parce qu'elle n'avait pas la force de lui résister.

—Vous me promettez de venir demain matin sans faute, dit-elle.

—Oui, oui.

—Au point du jour ?

—Au point du jour.

—Très-bien. Souvenez-vous que si vous ne venez pas à l'heure dite je reviendrai vous chercher ici. Il ne vous sera pas facile de me tenir à l'écart, Jocelyn, ne l'oubliez pas. J'ai assez souffert pour ne pas reculer devant un acte désespéré. Comment retournerai-je à Shorncliffe sans vous ? Je ne connais pas le chemin.

—La personne qui vous a amenée, vous reconduira.

—Quel est cet homme ?

—Un domestique de la maison.

—C'est un drôle de personnage. Je lui ai adressé une foule de questions sur vous en venant ici, je lui ai demandé comment il se faisait que vous habitiez ici et dans quelle condition, mais il n'a pas voulu me répondre.

—Et il a très-bien fait. Venez Agathe.

La femme soupira tristement, puis elle serra autour de sa taille le châle déguenillé qu'elle portait.

—Puisque vous êtes si riche vous pouvez tout aussi bien me donner de quoi m'acheter des vêtements convenables, dit-elle d'un air narquois, j'en ai passablement besoin.

—Je vous donnerai tout ce qu'il vous faut demain. Venez.

Philippe Jocelyn entra dans la chambre voisine où sa femme le suivit lentement.

Humphrey était debout auprès d'une fenêtre ouverte attendant le retour de son frère de lait.

—Ma femme va retourner à Shorncliffe avec vous, Humphrey, dit lord Haughton.

Il ouvrit la marche vers le petit corridor et poussa la porte vitrée. Agathe sortit la première et attendit Humphrey sur la pelouse.

—Vous aurez besoin d'argent, murmura Philippe Jocelyn à l'oreille du garde-chasse, voici ma bourse, je vous enverrai d'autres fonds demain matin.

—Je n'ai pas besoin de votre argent, répondit Humphrey sèchement et sur le même ton, et vous savez bien que je n'en ai pas besoin."

Il n'attendit pas que son frère de lait lui fit des observations. Il s'avança aussitôt sur la pelouse et saisissant la femme par la main il lui recommanda de le suivre de près.

"Reprenons-nous le chemin par lequel nous sommes venus ? demanda-t-elle.

—Oui.

—Il ne me plaît pas ce chemin, il est dangereux.

—Je veillerai sur vous. Venez."

Le jeune homme conduisit Agathe vers l'escalier creusé dans la falaise. Ils descendirent très-lentement une marche après l'autre, lui devant et elle derrière lui. Le vent qui gémissait le long de la rivière leur fouettait le visage. Le froid avait cessé et une pluie fine commençait à tomber. Philippe Jocelyn demeura sur le seuil étroit de la porte pendant que le garde-chasse et la femme descendaient vers la rivière. Il entendait leurs voix dans l'escalier rustique. La femme laissait échapper de faibles cris de terreur et l'homme répondait d'un ton bourru à ses exclamations d'effroi. Puis les paroles cessèrent d'arriver jusqu'à lui et il n'entendit plus que le grondement de la cascade au milieu du silence de la nuit.

Le comte de Haughton rentra dans son confortable appartement où les débris du dessert s'étaient tous jours sur la table parmi les flacons de vin qui brillaient à la lueur de la lampe. Il s'assit auprès du foyer et regarda le feu, puis il s'approcha de la fenêtre ouverte et s'accoua sur le large rebord de chêne. Il demeura là les bras croisés contemplant le jardin à peine visible à la faible clarté de la lune. Il ne se préoccupait pas du vent froid et humide qui lui soufflait en pleine figure, il ne songeait pas que la nuit était très-avancée.

Un quart d'heure après qu'Humphrey Melvold et Agathe Jocelyn eurent posé le pied sur la première marche de l'escalier rustique dans la falaise, un bruit sourd se confondit au loin avec les sifflements aigus du vent. Cette fois le silence ne fut pas troublé par les gémissements aigus du vent seulement. Cette fois il entendit réellement le cri prolongé et perçant d'une voix humaine.

Mais ce bruit sinistre cessa et se confondit avec le grondement perpétuel des eaux de la cascade qui bondissaient au-dessous de la falaise. Alors Philippe Jocelyn ferma la fenêtre, prit la lampe sur la table et traversa la bibliothèque éclairée par la flamme du foyer pour se rendre dans sa splendide chambre à coucher.

Il posa la lampe sur la table de toilette et aperçut par hasard sa figure dans la glace.

De tous les Jocelyns qui avaient occupé cette chambre, je crois que pas un n'avait jamais vu en se mirant se refléter des traits plus pâles, plus hagards que ceux qu'aperçut en ce moment devant lui Philippe Jocelyn.

Il s'éloigna de la table avec un gémissement et se jeta tout habillé sur son lit pour tâcher d'y trouver le repos jusqu'au jour. Ce fut ainsi que le comte de Haughton employa son temps la veille de son mariage.

Et pendant son repos de cette longue nuit vint se mêler à ses rêves un cri terrible qui l'éveilla plusieurs fois en sursaut, le glaça d'horreur et fit perler sur son front la sueur froide en même temps qu'une angoisse indicible l'étreignait à la gorge ; ce cri c'était celui de cette voix humaine au désespoir qui s'était confondue avec le grondement de la cascade qui bouillonnait toujours au-dessous de la falaise.

### XXX.—UNE NOUVELLE VIE

Marguerite Wilmot avait cessé de travailler du matin au soir à la fabrication des robes de soie et de gaze légère pour les gens heureux qui n'ont pas besoin de travailler eux-mêmes. En propres termes elle avait renoncé à son métier de couturière d'après les conseils de l'excellente mistress Austin et de son fils Clément.

Pour la première fois de sa vie Marguerite Wilmot

sut ce que c'était que d'avoir des amis, de vrais et sincères amis qui s'intéressaient à son bien-être et se chargeaient de la rendre heureuse ; je suis forcé d'avouer que dans ce cas particulier l'amitié n'était pas en jeu, il y avait aussi quelque chose de plus saint et de plus pur dans son essence, il y avait l'amour franc et dévoué d'un honnête homme.

Clément Austin, le caissier de la maison de banque anglo-indienne Dunbar, Dunbar et Balderby, était devenu amoureux de la modeste couturière aux yeux bruns, et s'était pris à songer à elle et à s'occuper de tout ce qui la concernait avant de savoir au juste quels étaient ses sentiments pour cette jeune fille.

Il avait commencé par avoir pitié d'elle. Sa pitié avait eu pour cause la rude existence qu'elle menait, son abandon et sa beauté qui l'exposaient à beaucoup plus de dangers que n'en court d'habitude une femme laide.

Mais quand un homme se laisse aller à la pitié pour une très-jolie jeune fille, il se place sur une espèce de corde roide morale et il faut qu'il soit un Blondin au moral s'il espère pouvoir marcher en sûreté sur l'étroite ligne qui le sépare du grand abîme que nous nommons l'amour.

Il n'y a pas beaucoup de Blondins, soit au physique, soit au moral, et la conséquence en est que neuf sur dix des hommes qui se mettent dans cette position périlleuse trouvent très-glissante l'étroite ligne qu'ils ont à parcourir, et avant qu'ils aient fait vingt pas ils plongent la tête la première au fond de l'abîme et sont amoureux à en perdre la tête avant de s'en douter.

Clément Austin devint amoureux de Marguerite Wilmot, et ses tendres égards, son dévouement respectueux furent choses nouvelles et très-agréables pour la jeune fille. Il eût été étrange que dans des conditions pareilles son amour eût été sans espoir.

Il ne se pressa pas beaucoup de faire l'aveu de ses sentiments, car il avait une alliée puissante en sa mère qui l'adorait, et lui aurait permis d'amener chez elle une jeune négresse ou une squaw du nord de l'Amérique si cela eût suffi pour le rendre heureux.

Mistress Austin découvrit promptement le secret de son fils.

Elle lui avoua qu'elle aurait mieux aimé que son choix se fût porté sur quelque demoiselle pourvue d'avantages mondains plus considérables.

Elle ne savait rien des antécédents de Joseph Wilmot ni de la lettre adressée à l'île de Norfolk. Si elle eût été dans le secret elle se serait peut-être fortement opposée au mariage de son fils avec une jeune fille dont le père avait passé une bonne partie de sa vie dans une colonie de déportés.

"Nous ne parlerons pas du passé à ma mère, miss Wilmot, avait dit Clément Austin, nous ne lui raconterons que ce qui vous concerne vous seule. Que l'histoire de votre malheureux père reste un secret entre vous et moi. Ma mère vous aime beaucoup, et je serais fâché qu'elle apprit quelque chose à votre préjudice. Je veux qu'elle vous aime de plus en plus chaque jour."

Les désirs de Clément Austin furent exaucés, car la bonne veuve s'attacha de plus en plus à Marguerite Wilmot. Elle découvrit que la jeune fille avait pour la musique un talent plus qu'ordinaire, et elle proposa à Marguerite de louer un joli premier étage bien meublé dans l'un des charmants cottages de Clapham et de commencer aussitôt à donner des leçons de piano.

"Je vous procurerai beaucoup d'élèves, ma chère enfant, dit mistress Austin, car j'habite Clapham depuis plus de trente ans, à vrai dire depuis la naissance de Clément, et je connais presque tout le monde dans le voisinage. Vous n'avez qu'à ne pas faire payer trop cher et les parents seront bien aises de vous envoyer leurs enfants. Je donnerai une petite soirée tout exprès afin que mes amis puissent vous entendre jouer quelques morceaux."

Le vrai motif de ce projet c'était que mistress Austin voulait faire abandonner la couture à Marguerite avant que les aristocrates habitants de Clapham fussent informés que Clément Austin était devenu

amoureux d'une jeune fille qui gagnait péniblement sa vie avec le travail de ses dix doigts.

"Comment se fait-il donc, ma chère fille, que vous ayez songé à vous faire couturière quand il vous était facile d'être maîtresse de musique ? demanda mistress Austin avec étonnement.

—Parce qu'il m'était plus facile, chère mistress Austin, de trouver des robes à coudre que des élèves à instruire sur le piano. Tout le monde a besoin de robes et on ne s'occupe pas beaucoup de l'ouvrière qui les coud et du logement qu'elle occupe, tandis que très-peu de gens auraient voulu employer une maîtresse de musique habitant dans une petite ruelle boueuse à côté de la rivière. Et même encore je redoute presque de changer de logement de peur...

—De peur de ne pouvoir en payer la rente, je suppose, ma chère enfant. Je me chargerai de cela pour la première année et vous me rembourserez quand vous aurez plus d'élèves que vous n'en voudrez, ce qui ne sera pas long, à moins que je me trompe fort. Ayez confiance en la Providence, ma chérie, et comptez sur les amis qui vous veulent du bien."

Mistress Austin donna donc sa petite soirée, et Marguerite y parut vêtue d'une robe de soie noire qui traînait depuis longtemps dans sa garde-robe et qui eût paru usée en plein jour. Celle qui la portait n'en fut cependant pas moins jolie et élégante à la lueur des bougies de mistress Austin, et l'aristocratie de Clapham remarqua que la jeune personne que mistress Austin et son fils avaient accueillie était réellement fort bien.

Mais lorsque Marguerite joua du piano, chanta, ces bonnes gens furent charmés en dépit d'eux-mêmes. Elle avait une voix superbe de contralto, riche, sonore et mélodieuse, et elle jouait brillamment, et, ce qui est plus rare encore, avec expression.

Mistress Austin en circulant parmi ses invités pour s'assurer de leur opinion, trouva que le succès de sa protégée était un fait accompli avant la fin de la soirée.

Marguerite s'installa dans son nouvel appartement dans le courant de la semaine, et quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait déjà une douzaine d'élèves qui occupaient son temps et lui faisaient gagner et au delà de quoi suffire à ses simples besoins.

Tous les dimanches elle dînait avec mistress Austin. Clément avait décidé sa mère à arranger cela comme une chose convenue, quoiqu'il ne lui eût encore rien dit de son amour pour Marguerite.

Ces dimanches furent des jours bien agréables pour Clément et la jeune fille qu'il espérait avoir pour femme.

L'élégance et le confortable du salon de mistress Austin, le calme paisible de la soirée, alors que les rideaux étaient tirés devant la fenêtre et que la lampe à abat-jour éclairait l'appartement, la conversation intelligente, la causerie sur les livres récemment publiés et la musique, tout cela était nouveau et délicieux pour Marguerite.

Ce fut là sa première expérience du bonheur domestique, du foyer intime où ne règnent que l'union et le consentement et d'où sont bannis les craintes vagues, les tourments de l'incertitude et ces secrets à demi devinés qui rongent le cœur. Mais, dans tout ce bien-être nouveau, Marguerite Wilmot n'avait pas oublié Henri Dunbar. Elle n'avait pas cessé de le croire coupable du meurtre de son père. Calme et douce à l'extérieur, elle gardait son secret pour elle et ne demandait pas de sympathie.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.